



MAISON
DE LA LAÏCITÉ
FRAMERIES

P915730



PB-PP | B-
BELGIE(N) - BELGIQUE



NOIRES
ET LIBRES

LE LIEN 44

TRIMESTRIEL / AUTOMNE 2023

MAISON DE LA LAÏCITÉ DE FRAMERIES ASBL 152 RUE DE LA LIBERATION, 7080 FRAMERIES (LA BOUVERIE)

ÉDITORIAL DU PRÉSIDENT ANDRÉ CEUTERICK	4
LA PLACE DES FEMMES NOIRES DANS NOS SOCIÉTÉS DANIEL SCLAVON	6
UNE ATHLÈTE BELGE SUR LE TOIT DU MONDE SPORTIF, NAFISSATOU THIAM DANIEL SCLAVON	12
« NOIRE N'EST PAS MON MÉTIER »	16
DES ACTRICES DÉNONCENT UN RACISME LATENT DU CINÉMA FRANÇAIS ANDRÉ CEUTERICK	
HALLE BERRY, PREMIÈRE (ET SEULE) AFRO-AMÉRICAINE	24
À AVOIR REÇU L'OSCAR DE LA MEILLEURE ACTRICE JEAN-PAUL DELHAYE	
RACISME ET DÉCOLONISATION MARIE-FIDÈLE DUSINGIZE	30
UNE ÉCRIVAIN NIGÉRIANE ENGAGÉE, CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE DANIEL SCLAVON	34
JOSÉPHINE BAKER, UNE ICÔNE EXEMPLAIRE ANDRÉ CEUTERICK	40
UN TOP MODEL À LA VIE TOURMENTÉE, NAOMI CAMPBELL DANIEL SCLAVON	48
CINQ HEROÏNES NOIRES OUBLIÉES DE LA LÉGENDE ANDRÉ CEUTERICK	54
UNE ÉTERNELLE MILITANTE, ANGELA DAVIS DANIEL SCLAVON	60
CINÉMA : REPÈRES ... 3 FILMS À VOIR ... ANDRÉ CEUTERICK	64
UNE ASTRONAUTE NOIRE, DR MAE JEMISON DANIEL SCLAVON	68

SOMMAIRE

ÉDITORIAL DU PRÉSIDENT

ANDRÉ CEUTERICK,
PRÉSIDENT DE LA MLF.

Dans une société dite multiraciale dont l'idéal d'universalisme reste un leurre qu'on décline et fragmente sous des formes mensongères, hypocrites, pernicieuses, dont ne sont exempts ni la xénophobie, ni le racisme, ni le racialisme, et dont il convient de rejeter toute discrimination positive de bon aloi et de conscience apaisée, nous avons voulu évoquer, à la fois par la réflexion globale distanciée et par quelques exemples concrets, ces femmes noires et libres, débarrassées de toute classification réductrice liée à l'activisme, au féminisme, ou au « régionalisme originel » ...

Des femmes noires et libres d'hier et d'aujourd'hui qui œuvrent à l'évolution de l'Histoire et à l'élaboration de l'édifice social.

Elles sont scientifiques, sociologues, artistes, techniciennes, sportives, comédiennes, ... qui expriment leur talent avec compétence, conviction et détermination.

Même si certaines n'ont pas eu la reconnaissance voire la gratification qu'elles méritaient légitimement, nous récusons avec force ces expressions idiomatiques si condescendantes de « sorties de l'ombre » ou « révélées au grand jour ».

Nous avons simplement voulu chercher, découvrir, apprendre et nous enrichir de quelques connaissances à cet égard que nous souhaitons partager avec vous, en publiant ce nouveau « **Lien** » thématique.

Il ne peut être question d'ombre ou d'ignorance. Elles ont la lumière en elles et la transmettent par leur personnalité, leur travail, leur comportement, leur caractère, leur énergie, leur savoir et leur savoir-faire, selon une identité, une singularité et un engagement, qui font leur plein épanouissement.

Elles participent ainsi à cet universalisme auquel nous sommes particulièrement attachés.

QUESTION DE TERMINOLOGIE OU DE SÉMANTIQUE

Depuis quelque temps resurgissent de vaines et futiles discussions sur les mots à employer (ou à bannir !).

Si on ne remet (heureusement !) pas en cause la si noble conception humaniste de Négritude élaborée par Aimé Césaire, on s'égaré et on bafouille en parlant de « gens de couleur », de « black », de « Noirs ... peut-être ... »

Restituons la parole à Léopold Sédar Senghor qui adressait ce petit poème à son « frère blanc »

POÈME À MON FRÈRE BLANC

Léopold Sédar SENGHOR

Cher frère blanc,
Quand je suis né, j'étais noir,
Quand j'ai grandi, j'étais noir,
Quand je suis au soleil, je suis noir,
Quand je suis malade, je suis noir,
Quand je mourrai, je serai noir.

Tandis que toi, homme blanc,
Quand tu es né, tu étais rose,
Quand tu as grandi, tu étais blanc,
Quand tu vas au soleil, tu es rouge,
Quand tu as froid, tu es bleu,
Quand tu as peur, tu es vert,
Quand tu es malade, tu es jaune
Quand tu mourras, tu sera gris

Alors de nous deux,
Qui est l'homme de couleur ?

... Ou alors laissons le mot de la fin à la comédienne Mata GABIN qui écrit dans « **Noire n'est pas mon métier** » : « Ni de couleur, ni black : noire, tout simplement ! ».

LA PLACE DES FEMMES NOIRES DANS NOS SOCIÉTÉS

Quelle est la place des femmes noires dans nos sociétés ?

Se poser la question amène à s'interroger sur le féminisme noir en tant que projet de justice sociale avancé par ces femmes et leurs allié(e)s pour défendre leurs intérêts.

En effet, si ces femmes en tant qu'individus n'ont pas à affirmer une identité de personne « opprimée », chaque femme noire doit pourtant batailler avec diverses structures domestiques et sociales qui font traditionnellement d'elles une collectivité au bas de la hiérarchie sociale. que ce soit aux Etats-Unis, en Afrique ou ailleurs dans le monde.

L'Europe n'échappe évidemment pas à ce problème : qu'il nous suffise de rappeler l'image d'une admirable Joséphine Baker, récemment panthéonisée, qui,

pendant longtemps, a été réduite à la Revue nègre et à une ceinture de bananes vertes, ou plus près de nous, les attaques sexistes et racistes dont la présentatrice Cécile Djunga a été victime sur les réseaux sociaux, ou dont l'ancienne ministre de la Justice Christiane Taubira a été la cible en France, pays des Lumières et des Droits de l'Homme.

Reste que l'histoire du féminisme africain-américain est indissociablement marquée par l'histoire de l'esclavage nord-américain, dont la spécificité est le développement d'un système planocratique d'envergure sur le sol même des États-Unis d'Amérique à la différence des États esclavagistes européens modernes, une différence qui, seule, pourrait expliquer en partie pourquoi le féminisme noir s'est principalement développé aux États-Unis et non en Europe.



JOSÉPHINE BAKER, CÉCILE DJUNGA
& CHRISTIANE TAUBIRA

DANIEL SCLAVON,
RÉDACTEUR DU LIEN.

C'est dans ce contexte que le terme a émergé aux Etats-Unis à la fin du XXe siècle pour décrire les réactions politiques et intellectuelles des femmes afro-américaines, afin de traduire leurs expériences politiques spécifiques dans la quête d'une liberté, synonyme de justice sociale.

Un objectif d'autant plus difficile à atteindre que, l'oppression ayant modelé la situation de ces femmes au sein de la race, de la classe, du genre et de la sexualité en tant que système de pouvoir, il implique de nombreux défis et requiert des femmes d'exception.

Des défis qu'ont relevé, dans les années 1950, 1960 et 1970, les lea-

ders intellectuelles du féminisme noir, qui ont non seulement exposé les bases théoriques de ce mouvement mais ont aussi participé à des activités politiques individuelles et collectives, des expériences à partir desquelles elles ont défini les divers modèles d'engagement du féminisme noir moderne.

C'est ainsi que Toni Cade Bambara, autrice, réalisatrice de documentaires et professeur à l'université de l'Etat du New Jersey, Shirley Chisholm, députée démocrate, Anne Pauline Murray, avocate, June Jordan, poétesse et enseignante bisexuelle d'origine jamaïcaine, Alice Walker écrivaine récompensée par le prestigieux prix Pulitzer en 1983, et bien d'autres

ont façonné les modèles de comportement politique des femmes afro-américaines, participant, au sein des mouvements sociaux, à la lutte pour les Droits civiques, pour l'égalité hommes-femmes, pour la libération des gays et des lesbiennes, ... autant de mouvements qui se sont influencés et se sont renforcés mutuellement.

Ce fut aussi le cas d'Angela Davis qui, dans son combat contre la violence sexuelle, rédige, à partir des analyses de la journaliste et militante Ida Wells-Barnett, un travail pionnier visant à démasquer la violence attribuée aux hommes noirs comme moyen d'oppression raciale et de genre étayant les inégalités de classe.

Par ailleurs, tout en étudiant le viol institutionnel comme un outil de politique publique, à savoir le refus des autorités municipales de punir pénalement les viols de femmes noires, Davis souligne dans son analyse que les femmes noires sont violées tant par les hommes blancs que noirs, ce qui indique en quoi le contrôle du corps des femmes noires a été un champ de bataille pour la masculinité.

Cependant, se borner à célébrer les réussites des femmes noires comme le font beaucoup de médias aujourd'hui, en se félicitant, ces dernières décennies, des réussites de personnages tels que Oprah Winfrey, Nafi Thiam, Beyoncé Knowles, Halle Berry, Naomi Campbell, pour n'en citer que quelques-unes, c'est laisser entendre que les

femmes afro-américaines réussissent nettement mieux que la majorité des citoyens américains de toutes races, et être aveugle aux défis qui restent à relever.

En effet, la lutte des femmes noires pour un projet de justice sociale est loin d'être achevée, le nombre de femmes et de jeunes filles noires qui restent confrontées à toute une litanie de problèmes sociaux suggérant au contraire qu'il reste beaucoup de chemin à faire.

Si pour beaucoup, la visibilité de femmes afro-américaines, très compétentes et qui méritent bien nos applaudissements, est une preuve d'efficacité du féminisme noir, ne nous leurrions pas en imaginant qu'un visage noir féminin dans une position élevée, comme peuvent l'être ceux de Kamala Harris ou Michelle Obama, symbolise le progrès économique, social et politique des femmes afro-américaines.



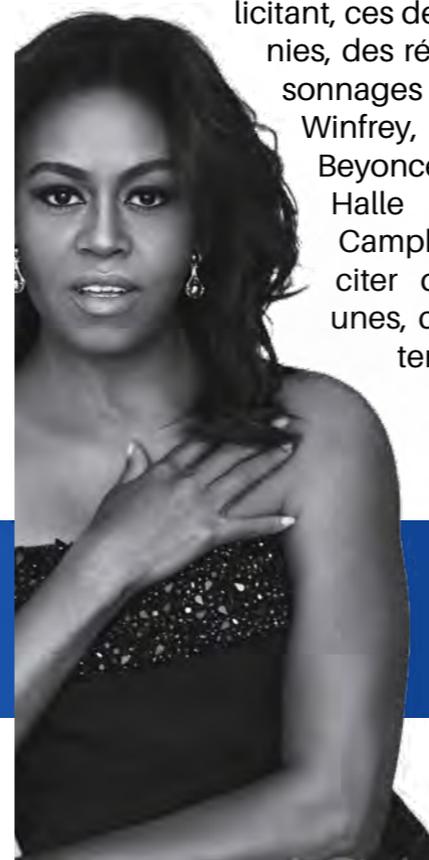
TONI BAMBARA



SHIRLEY CHISHOLM



ALICE WALKER



MICHELLE OBAMA



OPRAH WINFREY, BEYONCÉ KNOWLES & HALLE BERRY



KAMALA HARRIS

Ces femmes noires qui occupent des positions de pouvoir et d'autorité et qui tentent de faire avancer le projet de justice sociale voient, en effet, les obstacles s'accumuler devant elles.

Car ce sont bien des défis qu'il leur reste à affronter, à savoir les luttes pour les droits politiques, notamment la citoyenneté, les luttes pour les droits économiques, comme le logement, la nourriture et la santé, les luttes pour les droits économiques, comme l'emploi, l'éradication de la pauvreté et l'éducation et les questions d'intégrité corporelle, comme les droits reproductifs et l'élimination de la violence.

D'autant que les questions de monoparentalité, de pauvreté, d'absence de soins médicaux, d'éducation,... affectent globalement de façon disproportionnée les femmes et les filles noires.

Or, dans le contexte politique et social actuel, si les femmes afro-américaines perçoivent bien le besoin d'une solidarité féminine, celle-ci a beaucoup de mal à se réaliser en fonction de dimensions telles que le racisme, le sexisme, l'exploitation de classe, l'âge et le fondamentalisme religieux.

Le défi consiste dès lors à prendre les idées clés de la pensée féministe noire, devenues souvent des théories culturelles, et à s'en servir pour repenser les problèmes sociaux auxquels sont le plus exposées les femmes afro-américaines.

Pour y parvenir, encore faut-il que les modèles d'accès à un discours, dont la raison d'être est de faire avancer la justice sociale mais dont la forme spécifique est modelée par les systèmes de pouvoir eux-mêmes, puissent être entendus par un public plus vaste.

Une gageure sachant que les femmes et les filles afro-américaines, population au nom de laquelle le féminisme noir a émergé et dont la vie est censée être changée par ce travail, restent remarquablement ignorantes de ce discours.

Actuellement, le féminisme noir n'est partagé, avec une grande parcimonie, que par des femmes et des filles issues de groupes déjà privilégiés qui ont accès à ses idées, de sorte que les femmes noires intellectuelles, universitaires ou non, doivent s'interroger sur les moyens de toucher les jeunes filles et les femmes noires de la classe ouvrière.

Construire cette capacité, c'est sans aucun doute prêter davantage attention aux écoles et aux institutions sociales, lesquelles devraient dispenser, surtout aux filles afro-américaines pauvres de milieu ouvrier, une éducation critique ouverte au féminisme noir.

Un défi majeur qui n'a pas pour objectif d'intégrer les jeunes Noires aux hiérarchies sociales existantes, mais plutôt de remettre celles-ci en question.

Ceci étant, il n'y a rien de bien nouveau dans cette gageure, l'éducation ayant longtemps été le thème central de la politique

afro-américaine et un féminisme noir qui l'ignore le fait à ses risques et périls.

La prochaine frontière du féminisme noir doit être désormais l'éducation tout au long du primaire et du secondaire, et non un simple parcours « d'excellence » quel qu'il soit.

En effet, viser cette « excellence » supposerait que les filles noires n'ont aucune conscience des réussites des Afro-Américaines et qu'elles éprouvent le besoin d'être en permanence confrontées aux images de ces femmes qui « ont réussi », afin de puiser le courage nécessaire pour ne pas ressembler à leur famille.

Reste que s'il n'y a rien de mal à exposer les filles noires à ces modèles de femmes noires méritantes, les pousser à copier leur vie sur ces symboles de la réussite

sans les aider à développer leurs propres analyses de leur vie demeure incomplet.

En vérité, si elles finissent par s'améliorer à titre individuel, c'est en abandonnant une partie de leur héritage et en laissant leur famille et leur communauté derrière elles.

Quelle direction et quelle forme devra donc prendre désormais le féminisme noir ou, plus précisément, que faudra-t-il pour que toutes les jeunes citoyennes d'Amérique et d'Afrique soient libres ?

Une question d'apparence simple qui nous ramène pourtant au cœur de notre discussion sur la justice sociale, à laquelle seul le courage politique des différentes communautés qui peuplent notre planète permettra, espérons-le, d'apporter une réponse.



JOURNÉE DE LA FEMME NOIRE D'AMÉRIQUE LATINE
ET DES CARAÏBES SOUMISE AU RACISME,
AU CAPITALISME ET AU PATRIARCAT

UNE ATHLÈTE BELGE SUR LE TOIT DU MONDE SPORTIF, NAFISSATOU THIAM



NAFISSA EN 2017

DANIEL SCLAVON,
RÉDACTEUR DU LIEN.

Nafi est née le 19 août 1994 à Bruxelles de Bamba Thiam, père sénégalais, qui va rapidement rentrer au pays, et de mère belge, Danièle Denisty, enseignante, d'abord établie dans la capitale avec ses 4 enfants, mais qui déménage ensuite dans une petite maison à Rhisnes, un village de la commune de La Bruyère, en région namuroise.

« En effet, déclare-t-elle, élever mes quatre enfants toute seule avec un salaire de professeur était impossible à Bruxelles vu la cherté des loyers et l'absence de vert autour de nous ».

Au début, la vie au village n'est pas facile d'abord parce que les deux sœurs et les deux frères de Thiam sont les premiers basanés de l'école où on les appelle « les noir(e)s » ; ensuite, parce que,

comme dans beaucoup de familles monoparentales, pour s'en sortir avec un seul salaire, il faut revoir les priorités.

Et parmi celles-ci, Danièle pointe le sport : « *Je reconnais, dit-elle, que ma maison n'était pas toujours très bien rangée, mais je trouvais que c'était important que mes enfants fassent du sport.* »



LA MÈRE ET LA FILLE RÉUNIES

Une heureuse initiative. Mais qui n'est pourtant pas très étonnante, sachant que Danièle est elle-même

une athlète de haut niveau, qui affectionnait les épreuves multiples, et que Nafi a baigné dans l'athlétisme dès son plus jeune âge.

Toutefois, la gamine, discrète et plutôt taiseuse, très observatrice et appliquée, pratique aussi, pendant quelque temps, la balle orange et ce n'est que lors de sa toute première compétition internationale qu'elle décide de s'impliquer complètement dans l'athlétisme.

En 2008, lorsque le FC Hannut où la gamine de 14 ans, s'entraîne, ne veut pas investir dans son développement, ni intervenir dans ses frais de déplacement, la mère de la championne, Danièle, rencontre le liégeois Roger Lespagnard, âgé de 62 ans à l'époque, pour qu'il prenne en main la destinée de Nafi. Il deviendra son entraîneur pendant 14 ans.

NAFI ET SON NOUVEL ENTRAÎNEUR
MICHAEL VAN DER PLAETSEN



Régent en éducation physique et biologie, il a été champion de Belgique de décathlon à sept reprises, a détenu le record national de la discipline en 1968 avec 7297 points et a participé aux Jeux olympiques d'été de 1968 à Mexico, de Munich en 1972 et de Montréal en 1976. Un solide CV.

Très persévérante, Nafi part alors de Namur à Liège pour aller s'entraîner avec Roger, quittant le domicile à 7h du matin avec son sac de sport pour aller à l'école à Namur, prendre ensuite le train vers Liège, le reprendre après l'entraînement pour rentrer à la maison vers 22h et manger, avant d'aller au lit.

Rude journée qui exprime bien la force de caractère de cette athlète d'exception, championne d'Europe, championne du monde et championne olympique, ... un fabuleux palmarès.

Le 13 octobre 2022, coup de tonnerre dans le monde du sport : Nafi décide d'interrompre sa collaboration avec un Roger Lespagnard médusé.

Sans doute s'inspire-t-elle de Renaud Lavillenie, qui, en 2012, bien que tout juste auréolé du titre olympique à la perche, avait fait le pari de se séparer de son entraîneur Damien Inocencio pour choisir Philippe D'Encausse, choix d'ailleurs payant à la vue des chiffres, puisque le Français battait quelques mois plus tard le record du monde de la perche, preuve qu'on peut tout gagner et tout changer quand même.

La double championne olympique de l'heptathlon annonce donc que Michael Van der Plaetsen, frère et coach du champion d'Europe de décathlon Thomas Van der Plaetsen, mais aussi d'Helena, l'une des managers de Thiam à l'agence *we are many*, devient son nouvel entraîneur.

Quoi qu'il en soit, il est curieux que l'on puisse dire au revoir à un entraîneur après 14 ans de bons et loyaux services.

En effet, contrairement à l'été 2021, au cours duquel Thiam avait remporté son deuxième titre olympique, mais semblait accablée par la pression et le stress des Jeux, les blessures, le coronavirus et des préoccupations privées, ce qui, alors, aurait pu expliquer un changement d'entraîneur, aujourd'hui, elle sort d'un été 2022 au cours duquel elle est devenue championne du monde et d'Europe, compétitions pendant lesquelles elle paraissait rayonnante.

L'ÉLÉGANCE D'UNE JEUNE CHAMPIONNE



Reste que le choix est gagnant au vu de la saison 2023 de Nafi.

Le 3 mars 2023, à Istanbul à l'occasion des championnats d'Europe en salle, Nafissatou Thiam améliore de 42 points le record du monde du pentathlon détenu depuis 2012 par l'Ukrainienne Nataliya Dobrynska en réalisant 5 055 pts au terme des cinq épreuves.

De plus, elle ajoute un nouveau sacre européen à son palmarès et devient, avec trois médailles d'or, l'athlète féminine la plus titrée dans cette compétition.

Un choix courageux de la part de Nafi Thiam avant d'entrer dans la dernière partie de sa carrière, probablement jusqu'aux Jeux de Paris 2024 inclus, avec un regard nouveau, des techniques d'entraînement nouvelles et peut-être plus modernes ainsi qu'un nouvel élan sur le plan mental.

Et surtout l'envie de s'améliorer et, plus que tout autre titre, la satisfaction de repousser ses limites, car ces dernières années, elle n'a pas toujours été en mesure d'atteindre ce maximum, notamment en raison de nombreuses blessures.

C'est ce que nous souhaitons à Nafi, qui, aujourd'hui déjà, peut rejoindre le panthéon des stars du sport féminin.

Des stars avec lesquelles elle participe au groupe de réflexion sur le sport féminin, appelé « Athlete Think Tank », créé à l'initiative de la firme Nike. Un groupe de travail dont la mission est d'aider la marque à mieux comprendre les athlètes féminines du monde entier, à faire tomber les barrières, et à investir dans l'avenir du sport féminin.



UN PANEL INTERNATIONAL DE CHOIX AU 1ER RANG DUQUEL NAFI ET SERENA WILLIAMS

« NOIRE N'EST PAS MON MÉTIER » :

DES ACTRICES DÉNONCENT UN RACISME LATENT DU CINÉMA FRANÇAIS.

NOIRE N'EST PAS MON MÉTIER



16 actrices noires et métisses ont épinglé dans un petit opuscule « Noire n'est pas mon métier », paru en 2018 aux Editions du Seuil, les clichés, plaisanteries douteuses, allusions racistes, qu'elles ont entendus dans l'exercice de leur métier en France.

Un recueil d'anecdotes, de moments vécus, de brèves scènes, empreints d'une certaine gravité dans le fond des choses, mais narrés avec une pointe d'humour, et parfois sur un ton poétique un peu distancié. Mais, par-delà, des témoignages et réflexions qui interpellent !

Le livre met notamment en exergue le peu de rôles proposés aux actrices noires, notamment pour les principaux protagonistes et seconds rôles prépondérants, voire figurantes de qualité.

Ainsi les inévitables clichés de femmes légères et sensuelles, prostituées faciles, mères célibataires, femmes de ménage, soubrettes et infirmières et bien sûr l'inévitable kyrielle d'immigrantes à la dérive, à l'image symbolique et fascinante de la Lily de Pierre Perret (écoutez l'interprétation de Féfé, Eyo' nlé Brass Band et Lionel Suarez!)

Peu ou prou de rôles de femmes « sociétales », indépendamment de la couleur de la peau, de l'identité raciale ou de l'appartenance religieuse et culturelle.

Ce racisme nébuleux ne se manifeste pas forcément par des coups d'éclat, il s'incarne en une myriade de mots méprisants, d'observations condescendantes, de scènes dialoguées et didascaliques équivoques, écrites sans complexe.

Femme et différente. Stigmatisée ou rejetée. Stéréotypée ou ignorée. Cette assignation au carrefour du racisme et du sexisme s'accompagne d'une invisibilité quasi totale. Nous avons peu d'opportunités intéressantes pour des rôles de premier plan. Et lorsque nous en décrochons un et pensons avoir échappé à notre condition d'actrices reléguées à la périphérie, nous nous apercevons

DOSSIER RÉALISÉ PAR **ANDRÉ CEUTERICK**,
PRÉSIDENT DE LA MLF.

que d'autres murs symboliques ont été érigés. Notre présence dans les films français est encore trop souvent due à la nécessité incontournable ou anecdotique d'avoir un personnage noir. **Noire n'est pas mon métier.**

(...)

Ce livre-manifeste est un véritable plaidoyer pour le vivre ensemble mais aussi un coup de gueule à mes yeux indispensable pour que ceux et celles qui arrivent derrière puissent évoluer dans un monde plus ouvert, plus juste, plus inclusif. Et, pourquoi pas, post-racial. Cet idéal, nous sommes nombreux, provenant de toutes les géographies, à le porter.

Femmes, noires, actrices. Françaises à part entière et entièrement issues d'une autre histoire. Nous ne sommes pas seules ».



AÏSSA MAÏGA

Née d'un père malien et d'une mère sénégalaise, Aïssa Maïga s'installe avec sa famille en France alors qu'elle a à peine 4 ans.

Elle trouve sa vocation d'actrice au lycée à 17 ans et fait son apprentissage au théâtre.

Après quelques apparitions dans des séries télé « porteuses » (« **Les Cordier** », « **Le Commissaire Moulin** »), elle est repérée

par Claude Berri pour son film « **L'un reste, l'autre part** » (2005) avec Daniel Auteuil, Charlotte Gainsbourg, Nathalie Baye, Pierre Arditi, Miou Miou, ... La voilà dans l'un des plus prestigieux castings du cinéma français où elle joue Farida, vendeuse dans une boutique d'art africain ; par la suite, elle devient la petite amie de Romain Duris dans « **Les Poupées russes** » (la suite de « **L'Auberge espagnole** ») de Cédric Klapisch.

Elle apparaît ensuite dans « **Caché** » de Michael Haneke puis effectue une prestation remarquée dans « **Bamako** » (2006) de Abderrahmane Sissako qui lui vaut une belle nomination pour le César du Meilleur Espoir féminin. Elle enchaîne les prestations à la télévision et au cinéma avec notamment des rôles marquants dans « **Sur la piste du Marsupilami** » (2012) de Alain Chabat, « **L'Écume des Jours** » (2013) de

Michel Gondry et « **Prêt à tout** » (2014) de Nicolas Cuche avant son excellente interprétation de Anne Zantoko dans « **Bienvenue à Marly-Gomont** » (2016) de Julien Rambaldi, aux côtés de l'acteur belgo-congolais Marc Zinga, qui connaît un appréciable succès populaire et bénéficie de nombreuses rediffusions télévisées.

Un an plus tard, elle joue le rôle principal dans la comédie « **Il a déjà tes yeux** » de et avec Lucien Jean Baptiste, où tous deux incarnent un couple noir qui adopte un bébé blanc. Le film connaît un tel succès qu'il donne lieu à une série télévisée en 2020.

On l'a vue récemment aux côtés de Vincent Macaigne dans « **Quand tu seras grand** » de Andréa Bescond et Eric Metayer (césarisés pour le film « **Les chatouilles** » en 2019) et dans « **Neneh Superstar** » de Ramzi Ben

Sliman face à Maïwenn, une comédie moderne et « vitaminée » dans le milieu de la danse.

Aïssa Maïga est aussi la réalisatrice de ce remarquable documentaire « **Marcher sur l'eau** » tourné dans le Nord du Niger entre 2018 et 2020 qui raconte l'histoire du village de Tatiste, victime du réchauffement climatique, qui se bat pour avoir accès à l'eau par la construction d'un forage. Une vraie et forte histoire de vie d'aujourd'hui.

Aïssa Maïga : 25 ans d'une carrière qu'on dira riche et déjà pleinement accomplie. Et pourtant, c'est sans doute la seule comédienne et réalisatrice française noire qui tient le haut de l'affiche dans l'espace médiatico-culturel français.

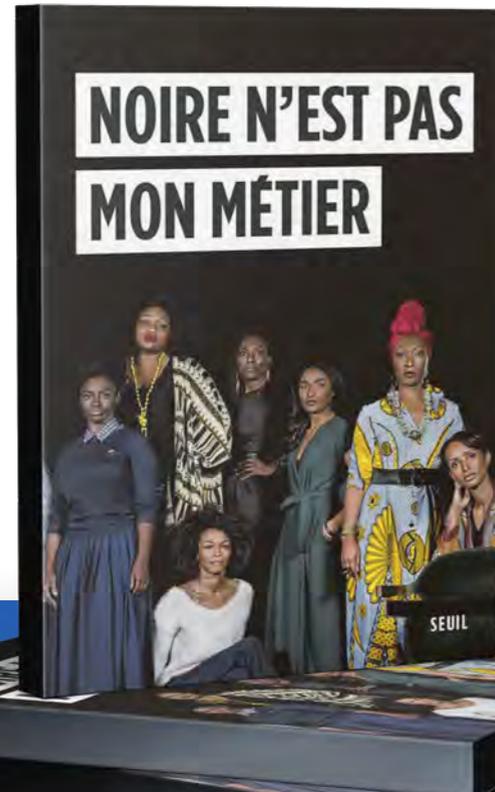
Professionnelle, compétente et respectée comme telle : une destinée personnelle remarquable à la-

quelle d'autres pourraient légitimement aspirer (les contributrices du livre et bien d'autres sans doute). C'est pour ce partage et cette transmission qu'elle se bat aujourd'hui et qui a motivé cette « initiative » professionnelle de foi de « **Noire n'est pas mon métier** » dont elle signe un prologue assez édifiant :

« *Je me suis souvent demandé pourquoi j'étais parmi les seules actrices noires à travailler dans ce pays pourtant métissé qu'est la France. Curieuse position que d'être l'une des rares à accéder à des rôles, à une notoriété, quand les discriminations à l'œuvre dans le cinéma, la télévision et le théâtre français provoquent un tel déficit de diversité.*

Avoir de la visibilité et de la longévité dans ce contexte est une gageure, un scandale.

De film en film, de pièce de théâtre en pièce de théâtre, mon travail a touché des cinéastes, des metteurs en scène qui m'ont tour à tour fait confiance. Mais mon parcours est bien celui d'une constante miraculée. Cette position est inconfortable. Qui pourrait se réjouir du rejet de ses semblables ? Qui aimerait avoir la sensation curieuse d'être l'un des alibis d'une société qui cherche à se rassurer en laissant une place dérisoire à l'altérité ? » (extrait)



NOIRE, N'EST PAS MON MÉTIER, MORCEAUX CHOISIS

16 femmes en colère :

Aïssa MAIGA
Mata GABIN
Magaajyia SILBERFELD
Nadège BEAUSSON-DIAGNE
Sabine PAKORA
Shirley SOUAGNON
Marie-Philomène NGA
Firmine RICHARD
Sara MARTINS
France ZOBDA
Eye HAIDARA
Karidja TOUREË
Rachel KHAN
Maïmouna GUEYE
Assa SYLLA
Sonia ROLLAND

« J'ai tout entendu lors de castings :

« Trop noire pour une métisse ! »

« Pas assez africaine pour une Africaine ! »

« Heureusement que vous avez les traits fins, je veux dire pas négroïdes, enfin vous faites pas trop noire ça va ! »

« Vous parlez africain ? »

« Pour une Noire, vous êtes vraiment intelligente, vous auriez mérité d'être blanche ! »

« Oh, la chance d'avoir des fesses comme ça, vous devez être chaude au lit non ? »

« Ben non ... Vous ne pouvez pas être le personnage, c'est une avocate ... Elle s'appelle Sandrine ... Elle n'est pas ... Enfin vous voyez quoi ! Elle est blanche ! »

« Vous savez rouler des yeux comme Joséphine Baker ? Faire plus y a bon Banania quoi ! »

J'avais 21 ans, je quittais l'appartement familial, je commençais ma vie de femme, ma vie d'artiste, je sentais que tout était possible, que, comme je les avais travaillés au Conservatoire - d'où je suis sortie avec un second prix d'interprétation -, je pourrais jouer « Juliette » ou « Camille », je me sentais héroïne de ma vie, forte et libre. Malheureusement, j'allais au cours de ces vingt-cinq années comprendre que j'étais noire avant d'être moi.

Nadège BEAUSSON-DIAGNE

« Je ne veux plus avoir à convulser tellement je suis remplie de sanglots et j'aimerais bien ne plus être esquintée, ne plus être au garde-à-vous mais être, tout simplement. Être moi, femme noire, comédienne et noire. Pas black, non, ça aussi, c'est encore un moyen de

contourner les angles. Droit au but ; balle au centre cocorico. On est en France, non ? On y parle français ? C'est bien ça ? Et bien, soyons cohérents alors : je suis noire. N'ayez pas du mal à le dire, car cela devient louche à la fin.

Maïmouna GUEYE

« Femme noire sans risquer de rendre la pièce manichéenne, voire raciste. L'enfer est pavé de bonnes intentions ...

Au cinéma ou à la télévision, ironiquement, on ne m'a pas tant refusé des rôles parce que j'étais noire, mais parce que je ne l'étais pas assez. Les rares fois où on recherche une femme noire, c'est pour raconter une migration tragique, la précarité ou la banlieue délinquante. Pour tous les autres rôles, s'il n'est pas spécifié par le

scénariste qu'il s'agit d'une femme noire, les directeurs de casting qui penseront à nous sont très peu nombreux. Pour un rôle de médecin, par exemple, on n'est pas appelées. Cela dit, mon amie blonde de 1,80 m elle non plus n'est jamais approchée pour ce genre de rôles, qui semblent être réservés aux hommes mûrs, barbus et grisonnants... L'Inconscient Collectif a créé des archétypes qu'il est difficile de contourner.

Les films d'époque aussi nous sont interdits, parce que, encore une fois, l'Inconscient Collectif ne peut se représenter une présence noire sur le territoire français avant les années 1980.

A moins que ce ne soit une prostituée. C'est le seul genre de rôle où être noire est recommandé !

Sara MARTINS

« Pour ma part, je veux bien jouer une femme de ménage, mais si cela raconte quelque chose. Dans « Huit femmes », le film de François Ozon, je suis une gouvernante, mais ce n'est pas un sous-rôle. D'ailleurs, la pièce avait déjà été montée avec une autre distribution : exclusivement des femmes blanches. Quand il me choisit pour être aux côtés de Catherine Deneuve, Fanny Ardant, Isabelle Huppert ou Danielle Darrieux, François Ozon me considère comme une comédienne française. C'est un acte symbolique, une étape importante.

Je me souviens avant le début du tournage, j'ai eu un doute. Il fallait que je sois sûre. Est-ce que mon accent le gênait ? Si mon accent ne lui convenait pas, il fallait choisir quelqu'un d'autre : je parle comme je parle, je n'exagère pas mon accent, mais je ne le minimise pas non plus. Il m'a tout de

suite rassurée, et dans le film je parle exactement comme dans la vie. Je n'accepte pas qu'on me demande de gommer mon accent : c'est ce qui fait ma différence, ce qui me fait telle que je suis, on ne peut pas l'effacer. Ce serait remettre en cause mon identité. On ne fait pas grief à un Marseillais de ses intonations qui font partie de sa personnalité. Je dois dire que la seule personne qui m'ait demandé si je forçais mon accent était une femme noire. Quelle aliénation !

Firmine RICHARD

« Mon expérience dans une série télévisuelle à Montréal, « Lance et compte », a été un tournant dans ma vie et dans ma carrière. J'y ai vécu trois ans et ai découvert un pays où l'on me regardait en tant qu'actrice et où on m'accep-

tait sans préjugé. Quel agréable choc ! J'ai alors contacté tous mes amis « militants artistiques », leur disant que j'avais trouvé notre El Dorado ; c'est ce qui a amené Maka Kotto à Montréal, lui permettant de devenir quelques années plus tard député puis ministre de la Culture du Québec.

Après « Sheena », ou encore des séries à succès, j'ai eu de belles propositions qui auraient pu faire de moi une actrice en vue outre-Atlantique, mais j'ai décidé de revenir en France et d'y mener le combat de la reconnaissance.

Durant toutes ces années, je n'ai fait aucun compromis et j'ai toujours été attentive à mes choix car, dans mon éducation, la dignité, le respect de soi, l'humilité sont des maîtres-mots : ne jamais se compromettre pour un rôle ou en accepter un à l'encontre de ses principes. J'ai toujours gardé le cap de

la mission que je m'étais donnée : représenter dignement nos outre-mers et notre image de « minorités visibles » - être une bonne « ambassadrice ». Cette responsabilité ne m'a jamais quittée.

France ZOBDA

« Et le cri de la fin ! ...

« J'entends une voix derrière moi qui parle d'« une comédienne black ». Je frissonne, je ne suis pas black, je suis noire, on est en France, bordel ».

Mata GABIN



HALLE BERRY, PREMIÈRE (ET SEULE) AFRO-AMÉRICAINE À AVOIR REÇU L'OSCAR DE LA MEILLEURE ACTRICE

Née en 1966 à Cleveland, dans l'Ohio, Halle Berry, aujourd'hui 57 ans, est une actrice, productrice et ancienne mannequin américaine.

Son père, Jerome Jesse Berry, est un Afro-Américain, et sa mère, Judith Ann Hawkins, est une infirmière blanche d'origine anglaise et allemande.

Alors qu'elle n'est âgée que de 4 ans, Halle et sa sœur aînée, Heidi Berry-Henderson, sont élevées exclusivement par leur mère après la séparation de leurs parents. L'actrice affirme plus tard que sa mère était battue par son père tous les jours, jetée dans les escaliers et frappée à la tête avec une bouteille.

Victime de racisme dans les cours d'école, Halle est diplômée de la Bedford High School de Cleveland. Ensuite, elle fait ses études universitaires au Cuyahoga Community College.

Dans les années 1980, elle participe à plusieurs concours de beauté. En 1986, elle devient 1^{re} dauphine de Miss USA et 4^e dauphine de Miss Monde, première Afro-Américaine à participer à cette compétition.

Métisse, puisque née d'un père afro-américain et d'une mère blanche, Halle Berry a déclaré que son passé bi-ethnique était « douloureux et confus ». Dès le début, elle a donc pris la décision de s'identifier en tant que femme noire.

En 1989, Halle déménage à New York pour réaliser son rêve de devenir actrice. Manquant d'argent, elle doit vivre dans un refuge pour SDF.

Elle entame alors une brève carrière de mannequin, notamment à Chicago, avant de décrocher un premier rôle à la télévision. Au

cours du tournage, elle tombe dans le coma et est diagnostiquée diabétique. Après l'annulation de la série, elle déménage à Los Angeles.

En 1991, Halle fait ses débuts au cinéma aux côtés de Samuel L. Jackson (*Jungle Fever*). En 1992, elle décroche un rôle dans une comédie romantique portée par Eddie Murphy, qui la met sur le devant de la scène. Forte de cette nouvelle visibilité, elle décroche l'Image Award de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People), une organisation pour la défense des droits civiques des personnes de couleur.

A partir de 1996, elle devient la porte-parole de la célèbre marque de cosmétiques Revlon pendant sept ans (son contrat sera renouvelé en 2004).

JEAN PAUL DELHAYE

L'année 2000 marque un tournant, récompensant des choix risqués, à savoir une incursion à la télévision, couronnée par un succès critique : le Golden Globe de la meilleure actrice dans un biopic de prestige diffusé par la chaîne HBO.



En 2001, sort le drame « À l'ombre de la haine », premier projet hollywoodien du réalisateur germano-suisse Marc Forster. La prestation de Halle lui vaut un large plébiscite critique, au point de lui valoir en 2002 l'Oscar de la meilleure actrice. Elle est la première (et la seule) Afro-Américaine à avoir reçu ce prix.

Après cette victoire historique, le NAACP fait alors cette déclaration :

« **Félicitations à Halle Berry et Denzel Washington de nous donner espoir et nous rendre fiers. Si cela est un signe que Hollywood est enfin prêt à donner l'opportunité et juger la performance en se fondant sur la compétence et non sur la couleur de la peau, alors c'est une bonne chose.** »

En recevant son prix, Halle Berry prononce un discours d'accepta-

tion honorant les précédentes actrices noires qui n'avaient jamais eu cette reconnaissance :

« Ce moment me dépasse, ce moment, je le vis pour Dorothy Dandridge, Lena Horne, Diahann Carroll... Ce moment, je le vis pour les femmes qui sont à mes côtés : Jada Pinkett Smith, Angela Bassett, Vivica A. Fox... Et ce moment, je le vis pour toutes les femmes de couleur qui ont désormais une chance. Car ce soir, une porte s'est ouverte. »

Elle remporte la même année l'Ours d'argent de la meilleure actrice au Festival de Berlin et le Screen Actors Guild Award de la meilleure actrice. Son exposition médiatique culmine cette année-là, lorsqu'elle est choisie pour donner la réplique à Pierce Brosnan dans le 20e James Bond, « Meurs un autre jour », mis en scène par le Néo-Zélandais Lee Tamahori.



HALLE BERRY, JAMES BOND GIRL, « DANS MEURS UN AUTRE JOUR »

En 2003, elle joue dans le film fantastique « Gothika », aux côtés de Robert Downey Jr., mis en scène par le Français Mathieu Kassovitz. Bien que les critiques soient mitigées, la performance d'Halle est saluée, et elle remporte le Black Reel Award et le Teen Choice Award de la meilleure actrice.

Le 3 avril 2007, elle reçoit une étoile sur le Hollywood Walk of Fame devant le Théâtre Kodak pour sa contribution à l'industrie cinématographique.

Elle est élue par Esquire magazine « Sexiest Woman Alive » en octobre 2008. La même année, elle est nommée « Sexiest Black Woman ». Elle est aussi désignée femme de l'année par le célèbre magazine Elle.

En 2011, elle est la tête d'affiche du drame historique « Frankie et Alice ». Pour ce film, Halle Berry reçoit le Prix de la meilleure actrice de l'African-American Film Critics Association. La performance de l'actrice est saluée, lui valant également une nomination au Golden Globe de la meilleure actrice. C'est d'ailleurs la quatrième fois qu'elle est nommée à cette cérémonie, ce qui fait d'elle la première actrice d'ascendance africaine à être nommée plusieurs fois dans cette catégorie.

2017 marque l'année de sa rentrée sur le grand écran puisqu'elle multiplie les projets, dont le thriller d'action « Kidnap ». Cette produc-

tion, qui signe le retour de l'actrice au premier plan, connaît un beau succès et est présentée au Festival du cinéma américain de Deauville. Ce rôle lui permet de décrocher une citation pour le NAACP Image Awards de la meilleure actrice.

En 2018, Halle Berry reçoit un Matrix Awards, à New York, qui récompense l'ensemble de sa carrière, remis par l'association Women in Communication, comme, naguère, Meryl Streep, Ellen DeGeneres ou encore Michelle Pfeiffer.



L'ACTRICE AUX PEOPLE'S CHOICE AWARDS

En 2019, elle décroche encore une nomination au prix de la meilleure actrice dans un film d'action lors de la cérémonie populaire des People's Choice Awards pour son rôle dans le troisième volet des aventures de John Wick, porté par Keanu Reeves.

Concernant la représentation des gens de couleur dans le 7ème art, l'actrice s'est exprimée publiquement, en 2017, à propos du manque de diversité à Hollywood et d'opportunités pour les Afro-Américains. Première actrice de couleur à remporter l'Oscar de la meilleure actrice, devenue un symbole pour sa communauté dans le cadre de l'un des plus beaux moments de l'histoire de la cérémonie, elle pensait que sa victoire ouvrirait davantage les portes aux disparités ethniques. Mais malgré quelques progrès constatés depuis cet événement, elle regrette la faible représentation à l'écran des minorités.

« **Les Noirs, gens de couleur, ont seulement une chance de jouer des rôles en fonction du nombre de films dans lesquels on est susceptible de les inclure. Nous avons besoin de scénaristes, de réalisateurs ou de producteurs de couleur et pas seulement de stars. Nous devons écrire, commencer à raconter des histoires qui nous incluent.** »

Revenant encore - en 2020 - sur sa récompense pour son interprétation dans « A l'ombre de la haine » en 2002, la comédienne déplore le manque de diversité de l'Académie des Oscars. Presque vingt ans après sa victoire historique aux Oscars, Halle Berry se plaint d'être toujours l'unique femme noire à avoir remporté la statuette de la meilleure actrice. "C'est un de mes plus grands chagrins", a indiqué l'actrice au magazine américain Variety .

"**Le lendemain, je me suis dit que j'avais été choisie pour ouvrir la marche. Et, après, n'avoir personne [derrière moi] ... je me demande si c'était un moment important ou si c'était juste un moment important pour moi ?**"

"J'ai envie de croire que c'était plus important que moi", ajoute-t-elle encore. "J'en ai eu l'impression, principalement parce que je sais que d'autres actrices auraient dû être récompensées avant moi, et qu'elles n'ont pas eu cette chance... Ce n'est pas parce que j'ai reçu une statuette que le lendemain, magiquement, il y a une place pour moi."

Avant Halle Berry, l'actrice noire Hattie McDaniel avait remporté en 1940 l'Oscar de la meilleure actrice (mais dans un second rôle) pour « Autant en emporte le vent ». Elle y interprète le rôle d'une esclave appelée "Mammy", qui travaille dans la maison

d'une riche famille blanche. Une de ses principales responsabilités est de prendre soin des filles, en particulier de Scarlett O'Hara. Cette image des femmes noires comme mamies en surpoids, serviteurs obéissants qui aiment, nourrissent, et sont fidèles aux Blancs est l'un des symboles qui a façonné l'image que les Blancs attendaient des femmes noires. Ainsi, entre 1890 et 1920, les mamies apparaissaient dans les livres, les magazines et les films, les publicités, sur les menus des restaurants et des livres de cuisine, et pour une variété de produits tels que salières et jarres à biscuits.



HATTIE MCDANIEL DANS AUTANT EN EMPORTE LE VENT, AUX CÔTÉS DE VIVIEN LEIGH (DANS LE RÔLE DE SCARLETT O'HARA)

Seulement cinquante ans plus tard, il y eut Whoopi Goldberg, qui obtint le même Oscar pour un second rôle dans "Ghost" (1990). Après Halle Berry en 2002, vint, en 2006, Jennifer Hudson, qui décrocha l'Oscar de la meilleure actrice, mais, tout comme Whoopi Goldberg, à nouveau dans un second rôle, pour son interprétation dans le film musical "Dreamgirls". Elle-même suivie en 2009 par Mo'Nique, Oscar du meilleur second rôle dans "Precious", puis, en 2011, par Octavia Spencer, dans "La Couleur des sentiments", et en 2014, par Lupita Nyong'o, Oscar de la meilleure actrice dans un second rôle, dans "12 Years a Slave".

Halle Berry poursuit en expliquant qu'elle avait cru, ces dernières années, que la situation s'était améliorée pour les actrices noires : "J'ai cru que Cynthia [Eri-vo, la star de Harriet, NDLR] l'aurait l'année dernière. J'ai cru que

Ruth [Negga, nommée en 2016 pour "Loving", NDLR] avait ses chances."

Régulièrement critiquée pour le manque de diversité en son sein ou parmi les artistes récompensés, notamment dans la foulée du mouvement #MeToo ou avec la campagne #Oscars-SoWhite, l'Académie des Oscars a néanmoins levé un coin du voile sur l'initiative Academy Aperture 2025, un nouveau mode de représentation et d'inclusion pour être éligible aux Oscars.

RACISME ET DÉCOLONISATION

Existe-il du racisme en Belgique ? Dans les inconscients la compréhension du racisme a tendance à se cristalliser sur les agressions individuelles comme l'insulte « sale noir » ou les agressions sur les femmes voilées. Bien qu'elle fasse référence à des comportements discriminants qui font partie des mécanismes du racisme, elle ne permet pas de s'interroger sur la manière dont la société va reproduire les inégalités raciales dans tous les domaines de la société, que ce soit au niveau de la santé, de l'État, de l'école, du logement, de l'emploi ou nos relations interindividuelles...

Le monde scientifique évoque le concept de « racisme systémique » pour avoir un réel aperçu des inégalités raciales. Ces études permettent de constater que le racisme systé-

mique se manifeste dans toutes les strates de la société et rend l'expérience en société des personnes racisées plus difficile par comparaison avec les personnes blanches, considérées comme étant la norme et privilégiées.

En 2020, des revendications sont portées par les personnes noires du monde entier témoignant du fait que quasi partout dans le monde, des personnes noires sont victimes de racisme, notamment en Belgique. En plus des manifestations, on assiste aux déboulonnements de nombreuses statues d'acteurs de l'histoire ayant contribué à l'asservissement de populations noires lors de l'esclavage ou même de la colonisation. Il est alors intéressant de comprendre pourquoi ces personnes s'attaquent à ces statues.

Quelles sont les liens qui s'établissent entre le passé et le présent ? En réalité, l'une des portes d'entrée qui nous permet de comprendre les enjeux du racisme systémique en Belgique est la colonisation belge. Pourquoi la colonisation ? La colonisation, avant d'être une conquête des terres, est une conquête des esprits. Elle s'accompagne d'une idéologie qui vante la pseudo-supériorité des personnes blanches face à une pseudo-infériorité des populations dites non-blanches.

On parle ici de la théorie des races. Ce sont ces idéologies eurocentrées et fausses qui ont justifié la conquête coloniale, où des populations colonisées ont été contraintes d'être tuées, violées, mutilées, pillées de leurs richesses et réduites à des travaux forcés par les acteurs de ces conquêtes coloniales.

Les états colonisateurs ont alors perpétué les hiérarchies raciales pour légitimer leur contrôle et leur oppression, contribuant ainsi à la propagation des stéréotypes raciaux, des préjugés et de la discrimination.

La colonisation a également eu un impact durable sur les structures sociales, économiques et politiques des anciens territoires colonisés. Les conséquences de cette histoire coloniale perdurent sous la forme d'inégalités socio-économiques et de tensions raciales, offrant un terreau fertile au racisme systémique.

Lorsqu'on s'intéresse aux conditions sociales qui traversent la communauté afro-descendante belge aujourd'hui, on se rend compte que l'on assiste à la reproduction des mêmes inégalités raciales mais cette fois-ci sous une forme plus contemporaine.

Par exemple, les personnes noires sont discriminées à l'embauche en Belgique car il perdure cette idée d'infériorité intellectuelle des personnes noires, un stéréotype qui a été totalement construit durant la colonisation et qui fait directement écho à la théorie des races.

Dans cette mesure, déboulonner les statues d'acteurs de la colonisation est un moyen symbolique pour les populations victimes des discriminations de mettre en lumière la dimension active des discriminations raciales et ces étroites relations avec le passé colonial que les états colonisateurs dont la Belgique s'entêtent à toujours vouloir nier.

En quoi finalement une personne euro-descendante, une personne perçue socialement comme « blanche » est finalement concernée elle aussi par la ques-

tion coloniale ? La colonisation est un processus socio-historique qui structure nos sociétés mais c'est surtout un processus qui nous a construits en tant qu'individus « noirs » mais également en tant qu'individus « blancs ».

Cette conférence a donc pour ambition de revenir sur les enjeux de la colonisation. Plus concrètement, elle interroge les enjeux du racisme dans le but de procéder à la décolonisation des esprits, en vue de saisir ce que le racisme systémique engage sur le plan identitaire, lorsqu'on est une personne perçue comme blanche ou une personne considérée comme racisée dans la société belge.

Marie-Fidèle, 26 ans, est sociologue, chercheuse associée à l'université de Mons, conférencière en Europe et en Afrique, spécialiste de la question de l'identité afro-descendante mais aussi militante anti-raciste.

Elle est également à la tête de son propre média qui s'intitule « Des hauts et débats », plateforme qui propose une série d'articles sociologiques, un projet podcast mais aussi plusieurs autres contenus audio-visuels traitant de thématiques invisibilisées dans les médias traditionnels.

Actuellement occupée à écrire une thèse traitant de la question des masculinités noires, elle réalise également des visites décoloniales, durant lesquelles elle revient sur les traces de la colonisation imprégnant le patrimoine belge.



MARIE-FIDÈLE DUSINGIZE





UNE ÉCRIVAINNE NIGÉRIANE ENGAGÉE, CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE



CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE EN 2013

Alors qu'elle n'a que 46 ans, Chimamanda Ngozi Adichie est aujourd'hui reconnue comme étant l'écrivaine africaine la plus importante de sa génération.

Elle a reçu plusieurs prix universitaires et littéraires, et est également célèbre comme militante féministe et essayiste.

Née le 15 septembre 1977, dans l'État d'Anambra, au sud-est du Nigeria, elle grandit dans la ville universitaire de Nsukka, où son père enseignait comme professeur de statistiques, alors que sa mère était la responsable du bureau de la scolarité.

Pendant un an et demi, elle apprend la médecine et la pharmacologie, puis, à l'âge de 19 ans, quitte le Nigeria pour les États-Unis pour étudier la communication et les sciences politiques à l'université Drexel de Philadelphie en Pennsylvanie.

Chimamanda opte pour l'Eastern Connecticut State University afin de vivre plus près de sa sœur, qui exerçait la médecine à Coventry, et y obtient son diplôme universitaire avec la mention honorifique *summa cum laude*.

Elle achève ensuite un master en création littéraire à l'université Johns-Hopkins de Baltimore en 2003, année où sa carrière littéraire prend son envol avec la publication du roman, *L'hibiscus pourpre* qui est récompensé par le prix du « Meilleur premier livre du **Commonwealth Writers' Prize** » en 2005.

**Chimamanda
Ngozi Adichie**

L'hibiscus pourpre



folio

DANIEL SCLAVON,
RÉDACTEUR DU LIEN.

« À la maison la débâcle a commencé lorsque Jaja, mon frère, n'est pas allé communier et que Papa a lancé son gros missel en travers de la pièce et cassé les figurines des étagères en verre. »

Kambili vit dans une famille nigériane aisée avec son frère aîné Jaja. Leur père est un catholique fondamentaliste, très respecté par la communauté d'Enugu. Mais lorsqu'un coup d'État contraint Kambili et Jaja à trouver refuge chez Tatie Ifeoma, ils découvrent un foyer bruyant et plein de vie et leurs illusions sur l'autorité religieuse et paternelle tombent. Commence alors un douloureux combat pour s'affranchir du passé.

En 2006, son second roman, *L'autre moitié du Soleil*, qui tire son nom du drapeau de l'éphémère nation du Biafra, la consacre en tant qu'écrivaine.

Chimamanda Ngozi Adichie

L'autre moitié du soleil



Couronné par le prix Orange Prize for Fiction l'année suivante, il sera adapté au cinéma en 2014 pour le film *Half of a Yellow Sun*, réalisé par Biyi Bandele.

Comme le résume bien la quatrième de couverture du livre, c'est l'histoire du Lagos au début des années soixante. « L'avenir paraît sourire aux sœurs jumelles : la ravissante Olanna est amoureuse d'Odenigbo, intellectuel engagé et idéaliste ; quant à Kainene, sarcastique et secrète, elle noue une liaison avec Richard, journaliste britannique fasciné par la culture locale. Le tout sous le regard intrigué d'Ugwu, treize ans, qui a quitté son village dans la brousse et découvre la vie en devenant le boy d'Odenigbo.

Quelques années plus tard, le Biafra se proclame indépendant du Nigeria. Un demi-soleil jaune, cousu sur la manche des soldats, s'étalant sur les drapeaux : c'est le symbole du pays et de l'avenir. Mais une longue guerre va éclater, qui fera plus d'un million de victimes. »

Ensuite, il y a *Americanah*, paru en 2013, dont le titre renvoie à la façon dont les Nigériens appellent les expatriés qui reviennent des États-Unis.

Sélectionné par le New York Times comme l'un des « 10 meilleurs livres de l'année », il va faire d'elle une voix qui compte, abordant avec humour et autodérision les problématiques de racisme, de féminisme, et de déracinement culturel.

Chimamanda Ngozi Adichie

Americanah



« En descendant de l'avion à Lagos, j'ai eu l'impression d'avoir cessé d'être noire. Ifemelu quitte le Nigeria pour aller faire ses études à Philadelphie. Jeune et inexpérimentée, elle laisse derrière elle son grand amour, Obinze, éternel admirateur de l'Amérique qui compte bien la rejoindre.

Mais comment rester soi lorsqu'on change de continent, lorsque soudainement la couleur de votre peau prend un sens et une importance que vous ne lui aviez jamais donnés ?

Pendant quinze ans, Ifemelu tentera de trouver sa place aux États-Unis, un pays profondément marqué par le racisme et la discrimination. De défaites en réussites, elle trace son chemin, pour finir par revenir sur ses pas, jusque chez elle, au Nigeria. »

À la fois drôle et grave, doux mélange de lumière et d'ombre, *Americanah* est une magnifique histoire d'amour, de soi d'abord mais également des autres, ou d'un autre. De son ton irrévérencieux, Chimamanda Ngozi Adichie fait valser le politiquement correct et les clichés sur la race ou le statut d'immigrant, et parcourt trois continents d'un pas vif et puissant.

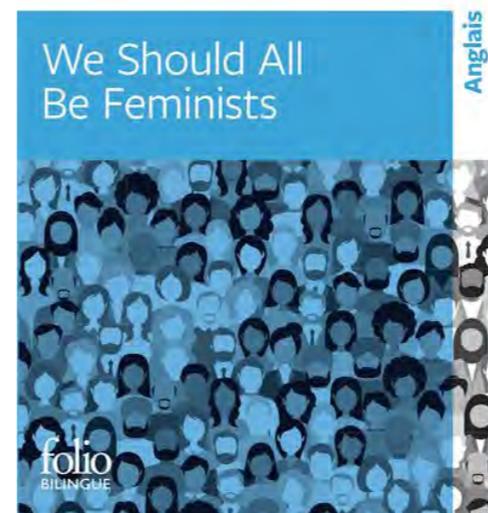
Son petit essai, *Nous sommes tous des féministes*, paru en 2017, propose une éducation féministe en quinze points qui devrait être donnée dès le plus jeune âge.

Traduit dans près de 20 langues, il est distribué chaque année à tous les lycéens de Suède.

Devenu entre-temps un véritable phénomène, la chanteuse Beyoncé l'a repris dans sa chanson *Flawless*, et la marque Dior a inscrit le titre sur des tee-shirts ...

Chimamanda Ngozi Adichie

Nous sommes tous des féministes



« Je considère comme féministe un homme ou une femme qui dit, oui, la question du genre telle qu'elle existe aujourd'hui pose problème et nous devons la

régler, nous devons faire mieux. Tous autant que nous sommes, femmes et hommes. »

Dans cet essai devenu culte, adapté d'une conférence TED (*) qui a fait le tour du monde, la romancière Chimamanda Ngozi Adichie explore de manière unique, intime et profondément vivante la définition du féminisme de nos jours.

(*) Le Tedxeuston (Ted) est une fondation américaine à but non lucratif qui organise des rencontres sous forme de conférences depuis plus de 25 ans à travers le monde.

En 2017, année où elle est élue à l'Académie américaine des arts et des sciences, l'un des plus grands honneurs intellectuels aux États-Unis, elle y reçoit un doctorat honorifique en lettres humaines, le titre de Docteur honoris causa en littérature de l'université d'Édi-

mbourg, et est classée par le magazine Fortune comme l'une des 50 personnes les plus influentes du monde.

Doctorat honoris causa de l'université de Fribourg en Suisse en 2019 et de l'université catholique de Louvain en 2022, la grande reconnaissance littéraire de Chimamanda confère un retentissement considérable à ses propos engagés concernant des thèmes tels que le féminisme, le sexisme ou le racisme.

JOSÉPHINE BAKER, UNE ICÔNE EXEMPLAIRE

Le mardi 30 novembre 2021, Joséphine Baker est entrée au Panthéon à Paris. Elle est la 6ème femme après Simone VEIL, en 2018, et la première femme afro-américaine à être honorée, 46 ans après sa mort.

DE LA SÉGRÉGATION AUX PLANCHES PARISIENNES

Née en 1906, dans le Missouri aux Etats-Unis, dans une famille particulièrement pauvre, elle est contrainte, à l'âge de 13 ans, d'abandonner l'école pour se livrer à des travaux domestiques.

A cette époque, c'est la ségrégation qui fait la loi dans les Etats du Sud. Les mouvements pour les droits civiques n'existent pas encore et le racisme constitue le socle social, la suprématie blanche étant monnaie courante.

Beaucoup plus tard, en 1962, Joséphine expliquait dans une interview : « *moi, je suis née à Saint Louis et à l'époque, il y avait un grand problème de racisme, disons les choses comme elles sont ! (...) Ce n'est pas normal qu'on ait fait apprendre qu'il y avait une dif-*



JOSÉPHINE BAKER AU PANTHÉON

ANDRÉ CEUTERICK,
PRÉSIDENT DE LA MLF.

férence entre les hommes à cause de leur couleur de peau. Tout ça, c'est faux. » Et d'ajouter : « J'ai appris par la douleur et la désillusion que j'étais différente des autres. »



JOSÉPHINE, MENEUSE DE REVUE

Après avoir tenté sa chance à New York, elle embarque pour la France. Elle a été choisie pour mener la « revue nègre ».

Et à son arrivée là-bas, tout change pour Joséphine. Elle quitte un pays ségrégationniste pour un autre qui en fait une vedette. Là, elle s'étonne que le fait d'être noire ne l'empêche pas de s'accomplir et dit encore en 1962 : *« J'ai appris, à ma grande joie, que j'étais enfin comme une autre, qu'il n'y avait pas de différence et que j'étais jugée pour ma propre valeur et pas parce que j'étais noire. »*

Il ne s'agit pas de dire que le racisme en France n'existait pas dans les années 1960, mais la France n'était pas régie par un régime ségrégationniste comme ce fut le cas aux Etats-Unis.

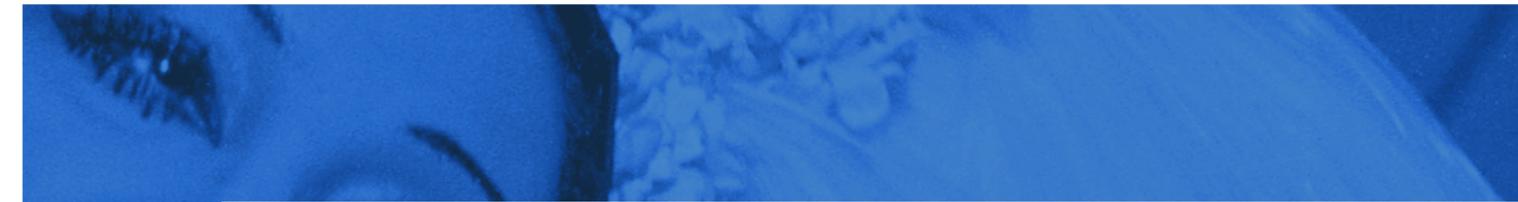
Elle n'a que 19 ans en arrivant à Paris. Elle en devient la vedette

en acceptant avec réticence d'apparaître seins nus. *« Si je veux devenir une star, je dois être scandaleuse. »*, justifie-t-elle.

Elle ravit le Tout-Paris en dansant le charleston, seins nus dans un déchainement de batterie-jazz.



VIVE LE CHARLESTON



Au cabaret des Folies Bergères, la « Vénus d'ébène » se joue des fantasmes coloniaux en se produisant vêtue d'une simple ceinture de bananes, aux côtés d'une panthère vivante. Elle danse sur des rythmes complètement nouveaux, que les Parisiens découvrent et dont ils s'enivrent.

La première chanson qu'elle interprète « J'ai deux amours, mon pays et Paris » en 1930 au Casino de Paris la consacre comme une diva.

RÉSISTANTE, ACTIVISTE ET FÉMINISTE



CEINTURE DE BANANES VERTES ET SEINS NUS

Joséphine Baker est naturalisée française en 1937. Dans quelque temps, la Seconde Guerre mondiale va embraser le monde. Mais pour l'heure, le Tout-Paris se presse pour admirer l'artiste.

Quand le conflit éclate, Joséphine n'hésite pas et s'engage dans la résistance. Elle devient le sous-officier BAKER, un agent de liaison des renseignements.

Les espions inscrivent des messages à l'encre sympathique (encore invisible) dans ses partitions de musique et font passer des

informations secrètes dans les armatures de ses soutien-gorge. « *C'est la France qui m'a faite ce que je suis. Je lui garderai une reconnaissance éternelle.* », fait-elle valoir en acceptant de servir le contre-espionnage des Forces françaises libres.

Elle sera même engagée dans l'armée de l'air comme sous-lieutenant et chantera pour les civils comme pour les forces militaires. Elle sera décorée de la légion d'honneur en 1957 à titre militaire.

LE SOUS-LIEUTENANT BAKER

C'est aussi une militante pour les droits civiques aux Etats-Unis. Née sous le régime de la ségrégation où on lui avait appris qu'il y avait des différences entre noirs et blancs, elle a toujours revendiqué qu'il n'y avait qu'une seule race, « la race humaine ».

Le 28 août 1953, à Washington, lorsque le pasteur Martin Luther King prononce son fameux discours : « I have a dream », Joséphine est parmi les participants... « *Cette marche pour les droits civiques des Noirs américains fut le plus beau jour de ma vie* », a-t-elle déclaré.

Joséphine participe aussi au combat contre le racisme en France comme dans son Amérique natale.

Quand elle fonde une famille avec son dernier mari, le chef d'orchestre Jo BOUILLON, elle adopte

douze enfants de cultures et d'origines différentes, venus du monde entier, sa « tribu arc-en-ciel » afin notamment de prouver qu'il n'y a qu'une race humaine.



JOSÉPHINE, JO ET LA « TRIBU ARC-EN-CIEL »

Joséphine Baker décède le 12 avril 1975. Elle avait 69 ans.

« *Je combats la discrimination raciale, religieuse et sociale n'importe où je la trouve, car je suis profondément contre et je ne puis rester insensible aux malheurs de celui qui ne peut pas se défendre dans ce domaine, même si je la trouve en France.*

Du reste, je suis navrée d'être obligée de combattre car, à l'époque où nous vivons, de telles situations ne devraient pas exister.

Je lutte de toutes mes forces pour faire abolir les lois existantes dans différents pays qui soutiennent la discrimination raciale et religieuse parce que ces lois font croire à ces citoyens qu'ils ont raison d'élever leurs enfants dans cet esprit.

Quelle importance y a-t-il à ce que je sois noire, blanche, jaune ou rouge ? J'aime tout le monde et je voudrais être aimée en retour et je respecte toutes les religions et toutes les croyances.

Dieu, en nous créant, n'a pas fait de différence. Pourquoi l'homme voudrait-il le surpasser en créant des lois auxquelles Dieu même n'a pas songé ?

Dieu nous a créés libres, donc libres de notre cœur, de notre esprit, de nos idées, du moment qu'on respecte les idées des autres.

Comme la vie est drôle ! Les années passent mais ne se ressemblent pas.

Hier, j'ai été adoptée par vous et vous m'aviez surnommée l'enfant terrible de Paris.

Aujourd'hui, je suis devant vous parlant de problèmes graves. C'est parce que j'ai la même confiance en votre cœur aujourd'hui, que je l'ai eue, à mon arrivée en France, il y a vingt-neuf ans et je n'ai jamais été déçue.

Je savais dès le commencement que je vous aimerais avec fidélité et compréhension jusqu'à la fin de mes jours.

Je savais le jour où l'on a décrété que j'étais l'enfant adoptive de Paris, qu'à partir de ce moment-là nos deux cœurs n'en formeraient qu'un.

Je savais, ce jour brumeux, quand le paquebot a quitté le port de New-York, que je trouverais le soleil à mon arrivée en France.

A mon premier contact avec vous j'ai été convaincue, à la façon dont vous aimiez les enfants, les vieillards et les animaux que nous

étions faits pour nous entendre.

Je savais également, en voyant la gaité de votre caractère, que vous étiez capables, en cas de nécessité, de surmonter n'importe quelle difficulté de la vie.

En somme, je savais que la France n'était pas mon pays d'adoption, mais qu'elle était mon pays tout court.

C'est pourquoi, peu après mon arrivée, j'ai adopté la nationalité française, car ici je me sens libre et heureuse de vivre et, au moment où l'on trouve le bonheur absolu et complet, on peut dire avec conviction : ceci est mon pays. Je suis très émue car vous savez bien que je ne suis pas une conférencière et je n'ai pas la prétention de l'être.

Mais retournons maintenant à nos problèmes raciaux.

La discrimination raciale et religieuse est tellement aiguë dans certains pays qu'elle s'y est enracinée et qu'elle fait partie des mœurs. On la trouve pratiquée entre les gens d'une même race et également race contre race, religion contre religion et dans les religions elles-mêmes.

Pour moi tout ce déséquilibre est un grand malheur. Je voudrais que tous les êtres se contactent pour mieux se connaître, se comprendre, s'apprécier et s'aimer. Je voudrais aussi que ceux qui se plaisent à semer le désordre, la confusion et la haine, laissent à l'être humain la liberté de l'élan de son cœur et la nature fera le reste.

Evidemment, pour beaucoup de personnes, ces sentiments ont l'air d'un rêve irréalisable. Pourtant je crois profondément dans la dignité de l'homme et je trouve que l'humilier c'est vexer Dieu.

Qui me prouve que ma religion est meilleure que la vôtre ou que la vôtre est meilleure que la mienne ?

Qui peut dire que votre point de vue de la vie est juste et le mien injuste ? Je crois que chacun porte ses religions et ses croyances dans son cœur et que la religion est une expression de notre âme. Du reste aimer sincèrement est déjà une religion. »



Au sortir de la guerre, Joséphine construit des liens indéfectibles avec la Ligue Internationale contre l'antisémitisme, la LICRA. Ci-dessus, un extrait d'un long discours prononcé le 28 décembre 1953 lors d'un meeting à la Mutualité de Paris.



UN TOP MODEL À LA VIE TOURMENTÉE, NAOMI CAMPBELL



CANNES 2018

DANIEL SCLAVON,
RÉDACTEUR DU LIEN.

model, directrice d'une agence de mannequins, qui lui offre son premier contrat avec Elite Model Management à l'âge de 15 ans.

A 16 ans, elle arrive à Paris, défile pour le styliste et grand couturier franco-tunisien Azzedine Alaïa, qui devient pour elle un père de substitution et lui sera fidèle durant toute sa carrière, et fait sa première couverture pour la version britannique du magazine Elle.

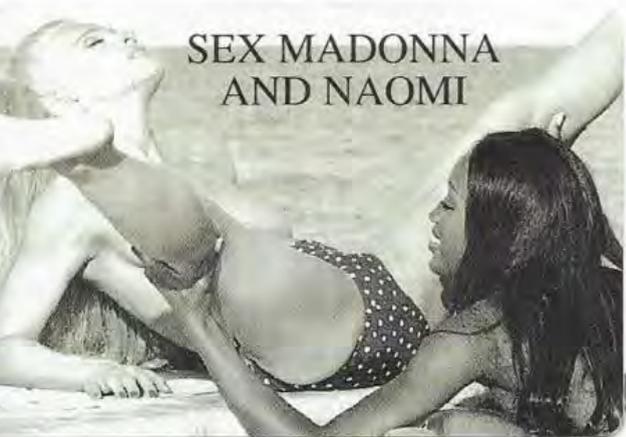
L'année suivante, elle pose pour le très glamour calendrier Pirelli 1987 (on l'y retrouvera en 1995 et en 2005) et en décembre, elle est la seconde mannequin noire en couverture de l'édition britannique du magazine *Vogue*, après Donyale Luna.

Premier mannequin noir à faire la une de Time, elle devient une véritable star et rejoint le club très fermé des top models internationaux.

Elle apparaît ensuite sur plus de 500 couvertures de magazine, dans différentes éditions internationales de *Vogue*, *Elle*, *Harper's Bazaar*, *Vanity Fair*, ... ainsi que dans de nombreux vidéoclips, tournés avec des stars de la scène musicale comme George Michael, Michael Jackson et bien d'autres.

Sélectionnée par le magazine *People* comme l'une des 50 plus belles personnes au monde en 1991, les photographes se l'arrachent et elle pose en compagnie des autres stars du mannequinat de la décennie : Cindy Crawford, Christy Turlington et Linda Evangelista.

Elle travaille aussi pour les plus grands stylistes tels que Ralph Lauren, Versace, Dolce & Gabbana, Louis Vuitton ou encore Vivienne Westwood et collabore avec les gammes de lingerie de H&M ou de Victoria's Secret.



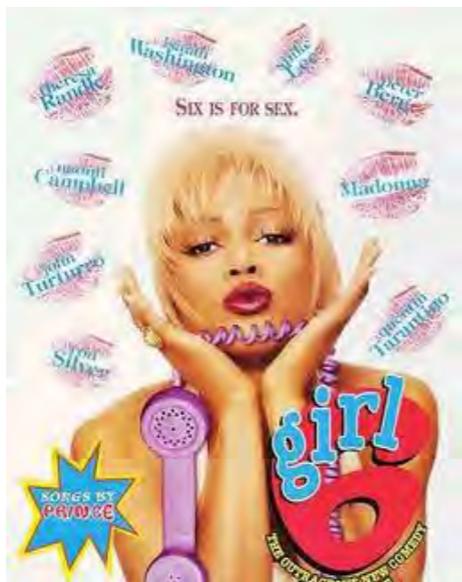
SEX MADONNA AND NAOMI

Sans complexe, elle se retrouve en tenue d'Eve dans le magazine *Playboy* et dans le livre *SEX* de Madonna en 1992, et, connue pour son fort tempérament, elle fait la une des journaux à scandales qui relatent régulièrement ses démêlés avec d'autres célébrités comme Tyra Banks ou l'ex-Spice Girl, Victoria Beckham.

La vingtaine passée, nombre de ses camarades top models se marient et la mode évoluant vers des mannequins au look minimaliste et grunge façon Kate Moss, tentent une reconversion au cinéma.

Naomi Campbell continue, elle, à écumer les podiums et les studios, ce qui ne l'empêche cependant pas d'entreprendre des projets parallèles.

Après Laetitia Casta, Claudia Schiffer et Diane Kruger, Naomi Campbell entame à son tour une carrière d'actrice et on la retrouve en 1996 au cinéma dans « *Girl6* », une réalisation de Spike Lee, avec notamment au générique Madonna et Halle Berry, sur une bande sonore de Prince.



Naomi sollicite ensuite la réalisatrice française Catherine Breillat, qui, après des essais concluants, décide de tourner en 2007, avec elle comme actrice principale, un remake de son film « Parfait amour » de 1996, sous le titre de « *Bad love* ». Un projet avorté pour une sombre histoire d'escroquerie.

En 1994, la jeune femme s'essaye aussi à la chanson avec l'album « *Baby Woman* » sans rencontrer le succès espéré, même s'il se vend à plus d'un million d'exemplaires, au Japon surtout.

Côté privé, Naomi Campbell accumule les liaisons amoureuses et fait la une des magazines people. Quoi qu'elle fasse désormais, les journaux s'en font l'écho. Opérée en urgence d'un kyste en 2007, ou suspectée de perdre ses cheveux, rien de ce qu'elle fait ne leur échappe.

Mais c'est surtout devant les tribunaux que la star fait parler d'elle.

Alors qu'en 1998, elle a déjà frappé une assistante pendant le tournage d'un film, elle récidive en 2007 et jette son téléphone portable au visage de sa femme de ménage, ce pourquoi elle est alors condamnée à des travaux d'intérêt général et à suivre un programme de maîtrise de soi, programme qu'elle ne semble pas prendre au sérieux, se présentant, sous les flashes des paparazzis, sur son lieu de travail dans des robes de haute couture.

Elle ne semble d'ailleurs pas calmée puisque l'année suivante, elle est à nouveau inculpée suite à l'agression commise sur deux policiers à l'aéroport londonien d'Heathrow.

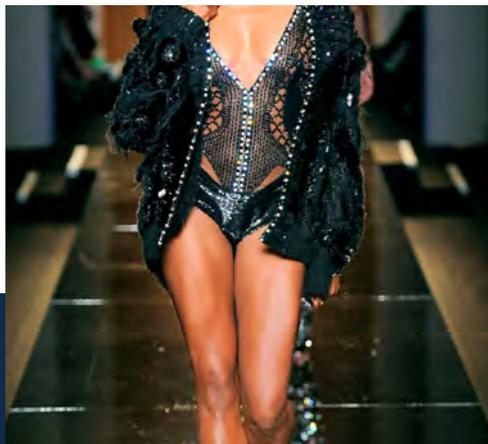
Plus sérieux, en août 2010, Naomi Campbell est mêlée à l'affaire des diamants de sang et appelée à témoigner devant le Tribunal spécial pour la Sierra Leone, siégeant à La Haye, lors du procès de l'ex-président libérien, Charles Taylor, accusé de crimes de guerre et de crime contre l'humanité.



NAOMI AU TRIBUNAL PÉNAL INTERNATIONAL DE LA HAYE

Elle raconte alors à la barre comment celui-ci lui avait offert des diamants lorsqu'elle se trouvait au Libéria et affirme s'en être débarrassée au profit d'œuvres caritatives, une version corroborée par un responsable de la fondation Nelson Mandela à qui ils ont été remis. Son témoignage, accablant pour l'ex-président, confirme l'existence d'un trafic de diamants au profit d'un commerce d'armes destiné à alimenter la guerre en Sierra Leone dans les années 1990.

En 2013, la panthère assure le final du défilé Atelier Versace dans un body noir transparent, paré de cristaux, éblouissant le catwalk de la fashion week parisienne consacrée à la haute couture.



Parallèlement à la carrière de mannequin, qu'elle va poursuivre à partir de novembre 2022, chez Women Management Milan, et à sa participation à de nombreux défilés de haute couture comme en 2023 pour Schiaparelli à Paris, Naomi Campbell intègre différents projets humanitaires en collaboration avec Nelson Mandela, le dalaï-lama et l'UNESCO.

A la suite d'une rencontre, début des années 1990, avec Nelson Mandela, au cours de laquelle elle offre le salaire d'une séance photo au Congrès national africain, Naomi et celui qu'elle appelle ensuite familièrement « ce cher grand-père » deviennent très proches et participent ensemble à des voyages humanitaires. Jusqu'à ce qu'en 2008, à l'occasion d'un grand concert organisé à Hyde Park, à Londres en l'honneur de son nonantième anniversaire, l'ancien président de l'Afrique du Sud refuse à Naomi qu'elle soit de la fête.



Quoi qu'il en soit, Campbell s'investit également dans la lutte contre le SIDA, pour les orphelins du Kenya et les réfugiés syriens, la défense de Noura Hussein, la reconstruction de Haïti, contre le harcèlement sexuel ou encore pour le mouvement Time's Up.

Avec Iman et Bethann Hardison, elle crée la Diversité Coalition, qui vise à défendre une meilleure représentation des femmes de couleur dans le milieu de la mode et participe à des défilés caritatifs avec son organisa-

tion Fashion for Relief, fondée en 2005, qui collecte des fonds pour diverses causes environnementales et humanitaires.

Au niveau privé, la presse lui a prêté des relations avec de nombreuses personnalités dont Robert De Niro, Mike Tyson, Adam Clayton du groupe U2, Eric Clapton ou encore Lenny Kravitz.

Toujours est-il que si le conditionnel s'impose lorsqu'on évoque la vie amoureuse de la top model, elle serait aujourd'hui la compagne du chanteur britannique de 28 ans Liam Payne, un des membres de feu One Direction, le boys band qui a fait hurler les adolescentes ces dernières années.

Et elle annonce le 18 mai 2021, à l'aube de ses 51 ans, la naissance de son premier enfant, une fille avec laquelle elle apparaît en couverture de British Vogue. Ainsi la boucle semble-t-elle bouclée, à moins qu'avec la « Panthère noire »...



CINQ HEROÏNES NOIRES OUBLIÉES DE LA LÉGENDE

Les femmes noires ont souvent souffert d'une injuste invisibilité. Certaines héroïnes, discriminées même lorsqu'elles sont touchées par la grâce d'un destin hors du commun, sont trop longtemps restées dans l'ombre. Voici l'histoire extraordinaire de cinq d'entre elles.

1. ROSETTA THARPE, LA MARRAINE DU ROCK

Elle a inspiré Chuck Berry, Elvis Presley, Johnny Cash et même Bob Dylan. Pourtant, Rosetta Tharpe reste une figure méconnue du rock'n'roll. Née en 1915 dans une plantation de l'Arkansas, l'Américaine est initiée très tôt à la musique par sa mère, une prêcheuse itinérante de la Church of God in Christ. A 6 ans seulement, Rosetta Tharpe est considérée comme un petit prodige du chant et de la guitare, un instrument pourtant peu répandu chez les femmes. Puis elle grandit, et son style s'affirme. Arrivée à New-York en 1938, elle enregistre quatre titres chez Decca Records

et connaît un succès immédiat. Mêlant gospel, blues et rythmique rapide, le style de Rosetta Tharpe s'accorde parfaitement à sa voix chaude et puissante.



SISTER ROSETTA THARPE (1915-1973)

Malgré le succès de ses chansons aux paroles religieuses, la chanteuse décide de s'éloigner du gospel et d'enregistrer un album de blues en 1953. Malheureusement, le public traditionnel ne suit pas et la communauté religieuse condamne le disque. Rosetta Tharpe ne retrouvera jamais véritablement le succès mais son esprit libre, sa force et sa créativité en font une véritable icône - malheureusement méconnue - de la musique rythm'n'blues. Celle qui est surnommée aujourd'hui la Godmother of Rock'n'Roll s'est éteinte en 1973, laissant derrière elle des tubes superbes et enflammés comme Rock Me, This Train, Strange Things Happening Everyday ou That's All.

ANDRÉ CEUTERICK,
PRÉSIDENT DE LA MLF.

2. PAULETTE NARDAL, L'INSPIRATRICE DE LA NÉGRITUDE



PAULETTE NARDAL (1896-1985)

Pour beaucoup, Aimé Césaire, Léopold Senghor et Léon-Gontran Damas sont les pères fondateurs de la Négritude, un courant littéraire et politique créé durant l'entre-deux-guerres en France. Mais on oublie souvent la contribution majeure de Paulette Nardal à ce mouvement intellectuel. Née en 1896 en Martinique, la jeune femme devient institutrice avant

de déménager à Paris à l'âge de 24 ans pour suivre des études d'anglais. Arrivée en 1920, elle devient ainsi la première femme noire à étudier à la Sorbonne. Là-bas, Paulette Nardal fait face au racisme, mais elle profite aussi de la vie culturelle notamment en fréquentant le Bal Nègre. En effet, c'est dans ce célèbre cabaret antillais qu'elle rencontre plusieurs intellectuels et artistes de l'époque. Devenue journaliste, elle organise chez elle des réunions littéraires où se croisent Senghor et Césaire. Ensemble, ils ont des discussions enflammées sur l'esclavage et la colonisation.

En 1932, elle fonde La Revue du Monde Noir avec l'écrivain haïtien Léo Sajou, posant ainsi les bases du mouvement de la Négritude. Au bout de 6 numéros, la revue disparaît en raison de contraintes budgétaires. Les écrivains Léopold Senghor et Aimé

Césaire reprennent alors le flambeau, développant le concept de Négritude. Engagée en politique, féministe dans l'âme (elle crée en 1945 le Rassemblement féminin), Paulette Nardal a été injustement invisibilisée, effacée des livres d'Histoire et de la mémoire collective. Résignée, elle déclara à propos de son effacement dans la naissance de la Négritude : « Césaire et Senghor ont repris les idées que nous avons brandies et les ont exprimées avec beaucoup plus d'étincelles. Nous n'étions que des femmes. Nous avons balisé les pistes pour les hommes ».

3. PHILLIS WHEATLEY, L'ESCLAVE DEVENUE POÉTESSE



PHILLIS WHEATLEY (1753-1784)

Elle est considérée comme la première poétesse afro-américaine. Née au Sénégal, Phillis fut capturée à l'âge de 7 ans et vendue comme esclave à une riche famille américaine, les Wheatley, en 1761. Elle prit leur nom, conformément à la tradition de l'époque. Chez les Wheatley, Phillis apprit à lire grâce à Mary et Nathaniel, les enfants du couple. Elle étudia le

latin, le grec et la Bible. Les Wheatley étant assez progressistes, la jeune fille reçut une bonne éducation et fut même déchargée de certaines tâches domestiques pour se consacrer à l'écriture. A 13 ans, elle publia son premier poème dans un journal. Bien que soutenue par les Wheatley et publiée à de nombreuses reprises, la jeune poétesse fut obligée de défendre son talent devant la justice en 1772. Considérant qu'une femme noire était incapable d'écrire de la poésie, la justice lui demanda de prouver qu'elle était bien l'auteure de son œuvre. Un groupe de 18 hommes blancs examina son travail et fut obligé de certifier que Phillis Wheatley se cachait effectivement derrière les poèmes en question.

Son premier recueil, intitulé « Poems on Various Subjects, Religious and Moral », ne trouva pas d'éditeur aux Etats-Unis, mais fut

édité à Londres en 1773. Phillis Wheatley devint ainsi la première afro-américaine, première esclave et troisième femme à publier de la poésie. Affranchie en 1778, à la mort de son maître, John Wheatley, elle épousa un commerçant noir, affranchi comme elle. Malheureusement, sa vie fut une succession de drames. Phillis resta pauvre et fit face à la mort de deux de ses enfants. Son mari emprisonné en raison de ses dettes, l'écrivaine tenta de subvenir à ses besoins et ceux de son nourrisson en travaillant comme domestique. Décédée le 5 décembre 1784, Phillis Wheatley fait partie des grandes oubliées de l'histoire culturelle américaine. Pourtant, elle réussit à transcender sa condition d'esclave et de femme noire pour vivre sa passion au grand jour.

4. MILDRED LOVING, LA BATTANTE AMOUREUSE

Mildred et son époux Richard Loving ne demandaient pas grand-chose, simplement de vivre ensemble sous le même toit, dans leur petite ville de Caroline en Virginie. Mais en 1958, la ségrégation raciale avait toujours cours aux Etats-Unis. Mildred étant noire et Richard étant blanc, ils durent se rendre dans le district de Columbia pour se passer la bague au doigt. Revenus en Virginie, ils furent arrêtés en pleine nuit par le shérif de leur comté et placés en prison, la Virginie interdisant les mariages interracialisés. Mildred et Richard Loving plaidèrent coupables devant le juge de Caroline qui les condamna à un an de prison, une peine qui serait suspendue s'ils quittaient immédiatement l'Etat et n'y revenaient pas ensemble pour une période de 25 ans. Pour les Lo-

ving, commença alors une longue bataille juridique. Motivée par le mouvement des droits civiques, Mildred envoya une lettre à Robert Kennedy, alors ministre de la justice. Elle fut alors renvoyée vers l'American Civil Liberties Union (ACLU), qui accepta l'affaire. Les Loving entamèrent une série de procès contre l'Etat de Virginie et l'affaire remonta jusqu'à la Cour suprême fédérale.

En 1967, la Cour suprême cassa le verdict sur décision unanime des neuf juges. Les Loving purent enfin rentrer chez eux, en Caroline, avec leurs 3 enfants.



MILDRED ET RICHARD LOVING EN 1967

Malheureusement, Richard Loving se tua en 1975 dans un accident de voiture. Mildred lui survécut mais fit profil bas, refusant souvent de répondre à des interviews. Malgré sa discrétion, son histoire continue d'intéresser le public. Sorti en 2004, le livre biographique « L'Amour des Loving » du journaliste français Gilles Biasette connut un beau succès outre-Atlantique et inspira le long métrage « Loving » réalisé par Jeff Nichols et sorti début 2017. Icône du mouvement des droits civiques malgré elle, Mildred Loving déclara en 1992 : « Ce qui est arrivé, nous n'avions pas l'intention que ça arrive. Tout ce que nous voulions, c'était rentrer à la maison ».

5. BESSIE COLEMAN, LA PILOTE TÊMÉRAIRE

C'est la première femme noire aviatrice au monde. Dixième d'une fratrie de treize enfants, Bessie Coleman vécut toute sa jeunesse au Texas auprès de sa mère, qui travailla tout à tour dans les champs de coton puis comme cuisinière. Afin d'échapper au même destin, elle met de l'argent de côté et entre en classe préparatoire à la Colored Agricultural and Normal University. Mais ses économies sont maigres et au bout d'une année seulement, Bessie Coleman est obligée de quitter les bancs de l'Université. C'est au moment où les Etats-Unis entrent en guerre aux côtés des Alliés durant la Première Guerre mondiale que la vie de Bessie bascule. Découvrant les exploits des aviateurs dans la presse, elle décide de devenir pilote à son tour. Mais en Amérique,

aucune école de pilote n'accepte de former des élèves afro-américains, d'autant plus si ces derniers sont des femmes. Soutenue par l'avocat Robert S. Abbott, la jeune femme décide de partir pour la France. En 1920, alors âgée de 27 ans, Bessie débarque à Paris. De là, elle se rend en Picardie et rejoint l'école d'aviation Caudron du Crotoy. En sept mois seulement, elle acquiert un excellent niveau et passe tous les examens. Le 15 juin 1921, la petite Texane devient la première femme et la première Afro-Américaine à obtenir la licence de pilote de la Fédération aéronautique internationale. Bessie décide alors de rentrer au bercail, où elle est accueillie comme une véritable reine, aussi bien par les noirs que par les blancs.



BESSIE COLEMAN (1892-1926)

Bien décidée à utiliser cette nouvelle notoriété à son avantage, la jeune pilote participe à des shows de voltige et accumule les contrats dans l'idée d'amasser assez d'argent pour ouvrir une école de pilotage. Elle brave aussi la ségrégation en n'acceptant de se produire que devant des publics mixtes. En 1926, elle achète son premier avion (un ancien Jenny). Alors qu'elle doit participer à un show le 1er mai à Jacksonville, elle décède la veille lors d'un vol d'essai. Fauchée en plein vol, Bessie Coleman a été honorée par de nombreux pilotes. De nombreux lieux publics portent son nom et elle a eu droit à un timbre à son effigie en 1995. Esprit libre, aventurière dans l'âme, elle a prouvé que les femmes pouvaient réussir tout ce qu'elles entreprenaient, et cela à une époque marquée fortement par le sexisme et le racisme.

UNE ÉTERNELLE MILITANTE, ANGELA DAVIS

Militante des droits de l'homme, Angela Yvonne Davis est née le 26 janvier 1944 à Birmingham dans l'état de l'Alabama où les lois ségrégationnistes de Jim Crow sont alors toujours en vigueur et où dès son enfance, elle est confrontée au racisme, dans un environnement particulièrement hostile aux Afro-Américains.

Durant sa jeunesse, Angela est donc profondément marquée par son expérience du racisme, les humiliations de la ségrégation raciale et le climat de violence qui règne dans son environnement quotidien.

A l'adolescence, elle entre tout naturellement dans le militantisme en participant aux manifestations de soutien au mouvement des droits civiques qui connaît un nou-

vel élan avec la campagne de sit-in initiée le 1er février 1960 à Greensboro.

Sa formation intellectuelle se poursuit ensuite à l'étranger avec des lectures de Marcuse, dont elle se rapproche après avoir assisté à sa série de conférences sur la pensée politique européenne depuis la Révolution française

Sur les conseils du philosophe d'origine allemande, elle décide de partir étudier la philosophie à Francfort et quitte les États-Unis en 1965, au milieu des émeutes de Watts.



ANGELA ET MARCUSE

Frustrée de ne pouvoir participer à l'effervescence militante qui semble régner dans son pays, elle rentre à la maison et adhère alors au mouvement des Black Panthers, ce qui lui vaut d'être surveillée par le FBI.

Angela Davis s'investit dans le comité de soutien aux frères de Soledad, trois prisonniers noirs américains accusés d'avoir assassiné un gardien de prison en représailles contre l'assassinat de trois de leurs codétenus, et dans le cadre de cet activisme, elle est accusée d'avoir organisé une prise d'otages dans un tribunal dont l'issue a été meurtrière.

Après 10 jours de cavale à travers les États-Unis, elle est arrêtée et est officiellement inculpée de meurtre, kidnapping et conspiration.



Son affaire connaît un retentissement international et, en France, Jean-Paul Sartre, Louis Aragon, Jacques Prévert et des milliers de manifestants la soutiennent.

Elle est finalement acquittée.

Dès sa sortie de prison, en 1972, Angela Davis se met à publier des essais qui font d'elle l'une des intellectuelles radicales les plus connues de son époque, dévelop-

pant ses thèmes de prédilection, notamment le racisme.

Professeure d'« histoire de la prise de conscience » à l'université de Californie à Santa Cruz, elle s'investit dans de nombreuses campagnes : contre la guerre d'Irak, pour la défense des victimes vietnamiennes de l'agent orange,...

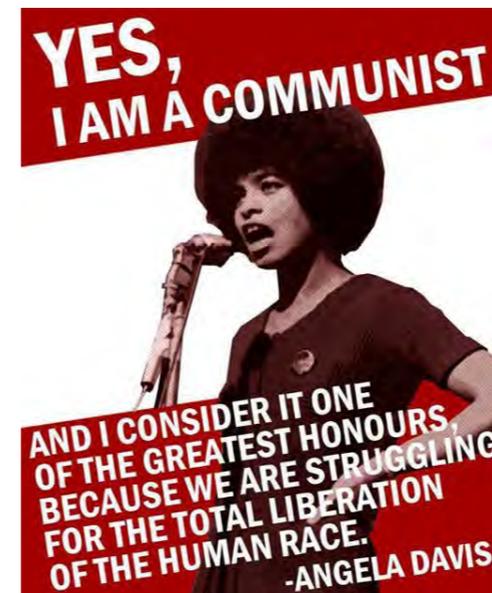


ANGELA DAVIS ENSEIGNANTE À UCLA EN 1969

Son implication militante lui révèle toutefois la profonde désunion du mouvement de libération des Noirs et les très fortes rivalités qui le traversent.

Elle s'oppose au séparatisme de certaines des organisations qui pensent que la libération du peuple noir doit passer par une séparation de la société blanche et refuse la méthode consistant à exacerber les antagonismes entre Noirs et Blancs dans le but de provoquer des soulèvements spontanés similaires aux émeutes de Watts ou de Detroit, dans lesquelles certaines organisations voyaient les prémices d'un soulèvement généralisé du peuple afro-américain.

En fait, le marxisme constitue un des éléments centraux de son positionnement car elle pense que la lutte de libération des Noirs doit s'insérer dans le mouvement révolutionnaire dont le socialisme constitue l'horizon.



Autre composante de son identité militante, son féminisme est, lui aussi, nourri en partie par son cheminement, au cours duquel elle s'est heurtée au sexisme d'une partie du mouvement nationaliste noir, voire d'une partie des organisations auxquelles elle appartient et qui lui reprochent son rôle de leader, arguant que le leadership masculin est un moyen pour les

hommes noirs de regagner leur dignité face aux Blancs et que, par conséquent, la place des femmes au sein du mouvement ne peut être que subordonnée à celle des hommes.

Davis estime au contraire qu'un authentique mouvement de libération doit lutter contre toutes les formes de domination et que l'homme noir ne peut se libérer s'il continue d'asservir sa femme et sa mère.

Reste que les positions politiques d'Angela Davis sont la cible de nombreuses critiques : ainsi, en janvier 2019, l'Institut des droits civils de Birmingham décide de révoquer la récompense d'honneur qu'elle devait recevoir pour son engagement en faveur des droits de l'homme, en raison de son soutien à une campagne de boycott d'Israël ; une revue libertarienne d'extrême-droite se montre d'ail-

leurs particulièrement critique à l'égard du statut d'« icône des droits de l'homme » d'Angela, rappelant principalement sa complaisance à l'égard des régimes communistes et notant qu'« en ce qui concerne ces régimes, elle a montré un manque de préoccupation notable pour les causes qu'elle a défendues aux États-Unis, telles que les droits des homosexuels et les droits des femmes », enfin qu'elle a refusé d'apporter son soutien à la libération de prisonniers politiques d'Europe de l'Est.

Reste qu'éternelle militante, elle continue à épouser toutes les causes en faveur des droits de l'homme, du féminisme, de l'écologie et de bien d'autres domaines.

CINÉMA : REPÈRES ...

3 FILMS À VOIR ...

« LES FIGURES DE L'OMBRE » (« **HIDDEN FIGURES** »)

2017 - DE THÉODORE MELFI,
AVEC TARAJI P. HENSON,
JANELLE MONAË, KEVIN COSTNER,
KIRSTEN DUNST, GLEN POWELL, ...

Le destin extraordinaire de trois scientifiques afro-américaines engagées par la Nasa dans le programme Mercury qui ont permis aux États-Unis de prendre la tête de la conquête spatiale, avec la mise sur orbite de l'astronaute John Glenn.

Maintenues dans l'ombre de leurs collègues masculins et dans celle d'un pays en proie à de profondes inégalités (l'époque de la ségrégation en Virginie), leur histoire longtemps restée méconnue a enfin été portée à l'écran. Un pan méconnu et passionnant de l'Histoire.



ANDRÉ CEUTERICK,
PRÉSIDENT DE LA MLF.

« EMMETT TILL » (« TILL »)

2022 - DE CHIMONYE CHUKWUN,
AVEC DANIELLE DEADWYLER,
JALYN HALL, WHOOP! GOLDBERG,
SEAN PATRICK THOMAS, ...

D'après une histoire vraie.

Jeune veuve élevant seule Emmett, son fils de 14 ans, Mamie Till-Mobley est aussi l'unique femme noire travaillant pour l'US Air Force à Chicago. Quand celui-ci est assassiné parce qu'il aurait sifflé une femme blanche dans le Mississipi de 1955, Mamie bouscule les consciences en insistant, lors des obsèques, pour que le cercueil de son fils reste ouvert et que l'opinion publique comprenne l'horreur qu'il a subie. Un geste fort pour refuser l'oppression et la haine. Elle cède également au magazine Jet les droits exclusifs de publication des photos de son fils mutilé, afin que le monde entier s'émeuve de ce lynchage particulièrement atroce.

Avec courage, Mamie Till s'engage dans le mouvement des droits civiques et devient une militante active pour la NAACP, principale organisation de défense des Afro-Américains, réclamant davantage de justice sociale et d'accès à l'éducation pour la communauté noire.

Une des principales vertus de ce film est de rappeler au monde, et plus particulièrement aux Américains, en ces temps où le suprémacisme blanc relève une tête qu'il n'avait jamais vraiment baissée, ce crime épouvantable perpétré sur un adolescent dont le seul tort était d'être noir.



GRAND PRIX DU JURY DE LA MOSTRA DE VENISE 2022.
CÉSAR DU MEILLEUR PREMIER FILM 2023

« SAINT OMER »

2022 - DE ALICE DIOP,
AVEC KAYIJA KAGAME,
GUSLAGIE MALANDA,
VALÉRIE DREVILLE,
AURÉLIA PETIT, ...

Rama, jeune romancière, assiste au procès de Laurence Coly à la cour d'assises de Saint Omer. Cette dernière, une jeune femme noire, est accusée d'avoir tué sa fille de quinze mois en l'abandonnant à la marée montante sur une plage du nord de la France. Mais au cours du procès, la parole de l'accusée et l'écoute des témoignages font vaciller les certitudes de Rama et interrogent notre jugement.

S'inspirant d'une histoire vraie, Alice DIOP signe un premier long métrage de fiction radical et exigeant où le réel nourrit organiquement l'imaginaire et où le spectateur est dans une position privilégiée

pour construire sa propre vérité, si tant est qu'il y en ait une.

Alice DIOP questionne le regard : le nôtre comme celui de l'auditoire du tribunal, mais aussi des trois jurés et de la juge, tous blancs ... Et la réalisatrice touche ainsi à une forme d'universalité.

UNE ASTRONAUTE NOIRE, DR MAE JEMISON

DANIEL SCLAVON,
RÉDACTEUR DU LIEN.



LA RESPLENDISSANTE ASTRONAUTE EN 1992

De nombreuses femmes noires ont contribué à changer le cours de l'histoire, certaines ayant permis aux Etats-Unis de prendre la tête de la conquête spatiale dans les années 60.

Bien qu'elles aient permis de grandes avancées pour la Nasa, leur parcours a été occulté, faisant d'elles des « Figures de l'ombre » (*), comme Katherine Johnson, diplômée de l'université à 18 ans, qui a grandement contribué au guidage du premier vol en orbite de John Glenn. Celui-ci avait, d'ailleurs, demandé aux techniciens que l'experte vérifie les chiffres calculés par l'ordinateur, concluant ainsi : « Si elle dit qu'ils sont bons, je suis prêt à partir. »

Plus près de nous, nous avons épinglé la ravissante Mae Carol Jemison, ingénieure et médecin, première femme afro-américaine à être allée dans l'espace à bord de la navette spatiale Endeavour en 1992.

(*) voir page 65 de ce Lien.



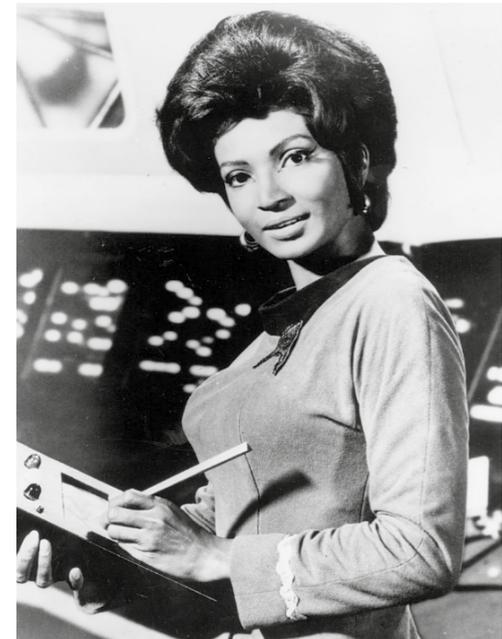
Née le 17 octobre 1956 dans l'état ségrégationniste de l'Alabama, Mae est la cadette de Charlie Jemison, un charpentier, et de Dorothy Green, une institutrice, qui emménagent, fin des années cinquante, à Chicago, dans l'Illinois, afin de faire profiter leurs trois enfants de meilleures possibilités d'éducation.



SALLY RIDE ET GUION BLUFORD
EN 1983 SUR CHALLENGER



Très tôt, Mae se passionne pour la science et son intérêt pour l'espace est attisé par la série télévisée *Star Trek* et, en particulier, par le rôle du lieutenant Nyota Uhura, interprété par l'actrice afro-américaine Nichelle Nichols.



NICHELLE NICHOLS DANS LE RÔLE
DU LIEUTENANT NYOTA UHURA

Alors que sa mère encourage sa curiosité pour la nature et la physiologie humaine et que ses deux parents soutiennent son intérêt pour les sciences en général, elle ne reçoit cependant pas toujours le même soutien de ses professeurs.

Cela frustré Mae, d'autant plus qu'elle constate la cruelle absence de femmes astronautes pendant les missions du programme Apollo.

Si Mae est passionnée par les sciences, elle l'est tout autant par la danse et suit des cours dans un club de danse moderne, où elle se perfectionne, au point d'être auditionnée pour le rôle principal de Maria dans la comédie musicale *West Side Story*. Elle y est finalement choisie comme simple danseuse.

Acceptée en 1973, alors qu'elle n'a que seize ans, à la prestigieuse université de Stanford, où il y a peu

d'étudiants afro-américains et au sein de laquelle elle continue à subir de la discrimination de la part de ses professeurs, Mae en sort en 1977 avec un *Bachelor of Science* en génie chimique et un *Bachelor of Arts* en études en africanisme et en *African-American studies*.

À Stanford, elle poursuit également des études liées à son intérêt d'enfance pour l'espace et envisage de postuler à la NASA.

Une fois diplômée, elle fréquente le Weill Medical College d'une autre grande université américaine, Cornell, des études pendant lesquelles elle travaille à Cuba, en Thaïlande et en Afrique de l'Est. Après avoir obtenu son diplôme en médecine en 1981, elle devient médecin généraliste au sein d'un grand groupe médical.

En 1983, elle rejoint le personnel du *Peace Corps*, une ONG,

dont la mission est de favoriser la paix et l'amitié du monde, en particulier auprès des pays en développement, et se rend au Liberia et en Sierra Leone. Elle devient ensuite responsable de la pharmacie et du laboratoire de l'agence, tout en travaillant avec les Centres pour le contrôle et la prévention des maladies et collaborant à la recherche de divers vaccins.

Rentrée aux États-Unis, Jemison, qui s'installe à Los Angeles et suit des cours d'ingénierie avancée, décide, après les vols de Sally Ride (troisième femme et surtout première américaine) et de Guion Bluford (premier Afro-Américain à être allé dans l'espace), de postuler pour devenir astronaute.

JEMISON
AU CENTRE SPATIAL KENNEDY
EN 1992



Elle est candidate pour la première fois au programme de formation des astronautes de la NASA en octobre 1985, mais la sélection des nouveaux candidats est reportée après l'accident de la navette spatiale Challenger en 1986.

Mae se présente une nouvelle fois en 1987 et est sélectionnée parmi environ 2 000 candidats pour être l'un des quinze nouveaux astronautes de la NASA.

Son travail avec la NASA avant son vol orbital comprend des activités de soutien au lancement d'autres missions et la vérification du logiciel informatique de la navette spatiale, jusqu'à ce que le 28 septembre 1989, elle soit sélectionnée pour rejoindre l'équipage du STS-47 en tant que 4e spécialiste de mission scientifique, un nouveau rôle d'astronaute expérimentée destinée à se concentrer sur les expériences scientifiques.



À BORD DE LA NAVETTE

La STS-47, 50e du programme de la navette spatiale américaine, est une mission de coopération entre les États-Unis et le Japon, au cours de laquelle Mae passe 190 heures, 30 minutes, 23 secondes dans l'espace et orbite 127 fois autour de la Terre.

Tout au long de la mission de huit jours, Jemison, qui a emmené plusieurs objets symboliques, comme une affiche du *Alvin Ailey American Dance Theater*, une statuette originaire d'Afrique de l'Ouest et une photographie de l'aviatrice Bessie Coleman, la première Afro-Américaine à avoir décroché un brevet de pilote d'avion, communique sur son

travail à bord, en commençant par la phrase *Hailing frequencies open*, une citation de *Star Trek*.

La mission STS-47 transporte le module Spacelab Japan et est chargée de réaliser 43 expériences sur les sciences de la vie et le traitement des matériaux. Jemison et l'astronaute japonais Mamoru Mōri sont formés à l'utilisation de l'*Autogenic Feedback Training Exercise*, une technique qui utilise le biofeedback et le training autogène pour aider les patients à surveiller et à contrôler leur physiologie comme traitement possible du mal des transports, de l'anxiété et des troubles liés au stress.



UNE AFFICHE DE JEMISON DANS LE CADRE D'UNE SÉRIE DE PORTRAITS DE FEMMES DE SCIENCES.

À bord du module Spacelab Japan, Jemison se livre à de nombreuses expériences, notamment à des recherches sur les cellules osseuses.

Après son retour de mission, elle démissionne de la NASA en mars 1993, au grand dam de son formateur, dans l'intention de créer sa propre entreprise, le *Jemison Group Inc.*, une société de conseil qui étudie l'impact socioculturel des progrès technologiques.

De 1995 à 2002, elle est professeur d'études environnementales au Dartmouth College, université privée faisant partie de la Ivy League (*), où elle dirige le *Jemison Institute for Advancing Technology in Developing Countries*, un institut promouvant la technologie dans les pays en développement.

En 1999, devenue également professeur à l'université Cornell, elle continue de plaider fermement en faveur de l'enseignement des sciences et de susciter l'intérêt pour les sciences auprès des étudiants issus de minorités.

(*) *L'Ivy League* est un groupe de huit universités privées du Nord-Est des États-Unis. Elles sont parmi les universités les plus anciennes et les plus prestigieuses du pays.

Membre de diverses organisations scientifiques, conférencière que les universités et cercles scientifiques s'arrachent, proche de Michelle Obama, omniprésente dans les médias, elle participe à la Journée internationale des femmes en déclarant : « *Ne soyez jamais limité par l'imagination limitée des autres.* »



MAE EN 2009

QUELQUES INFOS PRATIQUES

NOS PERSONNES DE CONTACT

- André **Ceuterick**, président :
0475 / 70 73 79 – a.ceuterick@hotmail.com
- Jacqueline **Loiseau**, secrétaire :
0479 / 90 41 16 – desloi@skynet.be
- Danièle **Gosselet**, trésorière :
0474 / 95 04 07 – danièle.gosselet@gmail.com

NOS ADRESSES

- **Poste** : 152, rue de la Libération, 7080 Frameries (La Bouverie)
- **Téléphone** : 065 / 78 11 53
- **Courriel** : maisonlaiciteframeries@skynet.be

NOUS SOMMES AUSSI PRÉSENTS

- Sur **Facebook** :  Maison de la Laïcité de Frameries
- Sur **Instagram** :  maisonlaiciteframeries
- Sur **TikTok** :  maisonlaiciteframeries
- Sur notre **site WEB** : www.laicite-frameries.be

PRÉSIDENT, ÉDITEUR RESPONSABLE DU PÉRIODIQUE « LE LIEN » : André **Ceuterick**
RÉDACTEUR EN CHEF DU PÉRIODIQUE « LE LIEN » : Daniel **Sclavon**
COORDINATION : Patrick **Beth** | Jean-Paul **Delhaye**

GRAPHISME : Dropix Studio (dropixstudio@gmail.com)

Les articles signés engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

avec le
soutien de





**MAISON
DE LA LAÏCITÉ
FRAMERIES**

